


22101527406




Dr MOUSSON-LANAUZE
DE
L'EMPIRISME
VERS
LA RAISON
Préface de
F. FUNCK BRENTANO
A PARIS
à la Maison de la
PIPERAZINE MIDY
N° 9
Rue du Commandant Rivière


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



"L'Anatomie", *par Aveline.*
(Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie).

INTRODUCTION

*On est surpris, en lisant l'*HISTOIRE DE LA THÉRAPEUTIQUE *depuis ses origines jusqu'à nos jours, de l'extrême lenteur des progrès réalisés. En somme, nous ne parlons pas de la chirurgie, mais de la médecine, est-on beaucoup plus avancé aujourd'hui qu'au temps d'Hippocrate, qu'au temps de Galien? Assurément, il y a eu des progrès qu'il serait absurde de contester, mais quand on tient compte du nombre infini d'hommes qui ont appliqué leur pensée, leurs efforts, leur labeur à l'art de soigner et de guérir leurs semblables, quand on pense aux grands esprits, aux savants profonds que l'histoire de la thérapeutique met en lumière, on est tout étonné de constater que les résultats obtenus, les conquêtes faites ne sont pas en rapport avec tant d'intelligence et de travail dépensés. Il est vrai, et disons-le immédiatement, pour adoucir cette conclusion pessimiste, que diverses des branches issues de la thérapeutique, l'hygiène notamment, ont réalisé de tels progrès que, depuis vingt-cinq ou trente ans, la moyenne de la vie*

humaine en France a augmenté de près de dix ans : c'est presque trop beau.

La lecture du très intéressant ouvrage pour lequel l'auteur et l'éditeur ont bien voulu nous demander une préface nous a inspiré une autre réflexion : quand on regarde derrière soi, les vingt, trente ou quarante dernières années écoulées, on est tenté de dire : jusqu'à il y a trente ou quarante ans, les progrès en médecine ont été en somme assez lents, mais depuis lors, voyez quels progrès réalisés, on marche à pas de géants. Je suis certain que, à peu près à toutes les époques, les hommes se sont fait le même raisonnement. Puis, le temps s'écoule et ces progrès dont on était si fier prennent leur place, singulièrement réduite, dans l'histoire de la science humaine. Il en est comme d'une allée d'arbres qui s'étend au loin devant vous : à l'horizon, les espaces qui séparent les arbres semblent insignifiants, tandis qu'ils semblent d'autant plus considérables qu'ils sont plus rapprochés du point où vous êtes placés.

Aussi bien les ouvrages de la nature de celui-ci sont à la fois curieux et précieux. Ils résument, de façon pittoresque et frappante, l'historique des connaissances humaines dans une de ses branches, particulière et spéciale, permettant de juger l'état de la question. On ne saurait trop encourager ce genre de publications. Il serait à désirer, pour l'instruction de tous et pour la progression des sciences, que, dans chaque profession, des gens en vue, comme le sont MM. Midy en pharmacie, nous apportent sous cette forme agréable et savante, l'historique de leur milieu.

L'histoire de France se fait de ces monographies patientes et précieuses, dues pour la plupart à de modestes savants de province, apportant chacun sa pierre à l'édifice national.

Au moyen âge, les progrès de la thérapeutique ont été quelque peu immobilisés par la scolastique, c'est-à-dire par une doctrine toute faite, dont il était presque interdit de s'écarter. Il faut comprendre le moyen âge en sa puissante originalité. Il a été une époque de foi. Cette foi a produit la vigueur des épopées, la magnificence des cathédrales ; elle nous a valu, dans les arts du dessin, mille œuvres d'une

grâce et d'une sincérité incomparables et qui resteront longtemps le charme et l'honneur de notre civilisation ; mais on comprend que, en matière de science, cette disposition des esprits ne pouvait qu'entraver des progrès, par ailleurs déjà si difficiles. Les progrès se sont faits en ces longs siècles d'une manière toute pratique, tout empirique, et plus particulièrement par les soins de ces êtres redoutés et révérés tout à la fois, haïs et aimés, qu'on nommait les sorcières. Sans aller aussi loin que Michelet, sans faire de la « maudite » qui « guérit » l'éloge enthousiaste où son génie lyrique a entraîné le brillant historien, on doit constater que les sorcières se transmettaient d'âge en âge et perfectionnaient par l'usage une foule de remèdes, qu'on nommera si l'on veut « des remèdes de bonne femme », mais dont l'efficacité était éprouvée. Quand Paracelse, le génial médecin de la Renaissance, brûlera les livres de doctrine en usage jusqu'à lui, il dira que tout ce qu'il a appris d'utile et de bienfaisant en thérapeutique, il l'a trouvé dans les grimoires des sorcières.

Et à ce propos me revient en souvenir une anecdote que mon père me racontait il y a bien des années et qui remontait à sa jeunesse elle-même, à l'époque où mon père était étudiant en médecine. Il avait été passer les vacances dans un village des Ardennes, où il s'adonnait aux plaisirs de la pêche et de la chasse — loin des villes, avec lesquelles on n'avait encore que de difficiles moyens de communication. Il lui arriva de se blesser ; la blessure prenait mauvaise tournure ; nul médecin, ni pharmacien dans le voisinage. Alors on lui dit que, dans une petite maison couverte de chaume, à l'extrêmité du village, presqu'à la lisière du bois, vivait une vieille femme d'allure mystérieuse, une sorcière sans doute, mais qui avait de merveilleuses recettes pour les blessures. Mon père alla la trouver et obtint de la vieille la formule d'un onguent qui lui ferait, disait-elle, le plus grand bien. Je ne me rappelle plus exactement de quoi cet onguent était composé, mais je sais qu'il y entrait de la graisse qui devait être cuite durant plusieurs heures dans de l'eau bouillante, passée par un linge fin, aromatisée d'herbes cueillies dans les bois, etc. Ces herbes devaient être cueillies le vendredi au

clair de lune ; pendant que la graisse bouillait, il fallait chanter, en tournant autour de la marmite, je ne sais quelle formule d'incantation, etc., mais, me disait mon père, en laissant de côté toutes ces pratiques étranges et puériles, auxquelles la bonne femme attachait évidemment l'importance la plus grande, on avait un onguent très antiseptique, préparé avec le plus grand soin, où entraient des matières parmi les meilleures que l'on pût choisir et qui, en somme, ne pouvaient avoir qu'une heureuse action.

Nous nous sommes étendus un peu longuement sur cette anecdote, parce qu'elle nous paraît très caractéristique du rôle que les sorcières ont pu jouer dans l'histoire de la thérapeutique sur lequel se sont élevées tant de discussions.

Quant au rôle des médecins, des « physiciens » arabes dans la thérapeutique du moyen âge, il a été considérable. Il suffirait pour s'en convaincre de parcourir les chansons de geste et de voir la place que les auteurs de ces poèmes épiques, qui ne sont cependant rien moins que favorables aux infidèles, font aux « mires » des Sarrasins. Ces mires consentaient volontiers à donner leurs soins à ceux que, de leur côté, ils considéraient comme des infidèles, surtout quand de bons émoluments étaient réservés à leur habileté.

Le XVII[e] *siècle a été le grand siècle classique et il l'a été en thérapeutique comme en art et en littérature. De même que dans la tragédie classique, dans la médecine, tout doit être simple, uni et régulier. Le théâtre a ses trois règles fondamentales, les trois unités : et la médecine pareillement. C'est la saignée, la purgation et le clystère. Molière est rigoureusement dans le vrai. Il a fait de la médecine de son temps, et jusque dans* le Malade Imaginaire, *une peinture exacte.*

Premier médecin

Quæ sunt remedia
Quæ in maladia
Dite Hydropisia
Convenit facere ?

Clysterium donare
Postea saignare
Ensuita purgare...

Et il en allait de même pour les autres maladies. Lisez la correspondance de Guy Patin. De quelque mal que le client se plaigne, il faut commencer par le saigner. C'est la science du temps : Guy Patin était régent, professeur et doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

« *Dans le premier paquet que je vous enverrai, écrit-il à son ami Spen, en date du 16 avril 1645, vous trouverez la thèse de M. Dupin :* De la saignée copieuse et fréquente des médecins de Paris. *Il n'y a point de remède au monde qui fasse tant de miracles que la saignée. Nos Parisiens font ordinairement peu d'exercice, boivent et mangent beaucoup et deviennent fort pléthoriques. En cet état ils ne sont jamais soulagés de quelque mal qui leur vienne si la saignée ne marche devant, puissamment et copieusement...* » *Après que le malade a été bien saigné, on le purge, et ensuite on lui donne un lavement.*

Patin s'emporte contre ceux qui estiment que la purgation pourrait être suffisante et il ne leur ménage pas ses expressions :

« *Les idiots qui n'entendent pas notre métier s'imaginent qu'il n'y a qu'à purger ; mais ils se trompent ; car si la saignée n'a pas précédé copieusement pour réprimer l'impétuosité de l'humeur vagabonde, vider les grands vaisseaux, et châtrer l'intempérance du foyer qui produit cette sérosité, la purgation ne saurait être utile.* »

« *Pédants sanguinaires* », *l'expression que leur applique Guy de la Brosse paraît juste, quand il s'agit de ces hommes drapés dans leurs toges noires, penchés sur leurs livres, ne parlant et n'écrivant que le latin et toujours armés de leur lancette. On a pu dire avec raison que les médecins du* XVIIe *avaient fait périr plus d'hommes dans leur lit avec leurs saignées* « *répétées et copieuses* » *que les guerres de Louis XIV n'en avaient tué sur les champs de bataille.*

Mais, d'autre part aussi, il faut considérer chez ces

hommes la haute dignité de leur vie, la simplicité de leurs mœurs, leur travail opiniâtre, leur désintéressement et leur désir de bien faire. Les médecins du XVIIe *étaient, avant tout, d'honnêtes gens : sur ce point les satires du grand Molière les ont présentés sous un jour qui est trompeur. Les livres des docteurs Maurice Raynaud et René Fauvelle ont fait la lumière sur ce côté de leur histoire. C'étaient d'honnêtes gens également dans le sens classique du mot, des hommes aux mœurs régulières et aux belles manières. Patin n'aime pas les médecins de Flandre et de Hollande parce qu'ils sont « rudes et grossiers en leur pratique ».*

« La médecine dogmatique », disait Patin, recteur de l'Académie de Paris, hors de là, point de salut.

On nous permettra encore une anecdote. Louis XIV souffrait d'un abcès à la jambe. Quatre médecins étaient assis dans la chambre voisine et en dissertaient en latin. Cependant, et quelque profondes et savantes que fussent ces dissertations, le roi ne guérissait pas. Louis XIV, qui aimait à causer avec les gens de sa maison, apprit que l'un de ses jardiniers avait été guéri d'un mal à la jambe par un rebouteux de Rambouillet. On fit venir le rebouteux, qui commença par demander à voir la jambe du roi. Indignation des quatre médecins toujours occupés à leurs dissertations latines. Cet homme était fou. Mais le roi lui fit voir sa jambe et permit même que le praticien y touchât. L'abcès se cicatrisa et disparut.

Le nom de Marat, le sanguinaire révolutionnaire, occupe une place digne d'attention dans l'histoire de la thérapeutique. Il fut l'un des premiers à soigner ses clients à l'électricité. Il les enfermait dans une chambre dont l'air était saturé d'électricité, et comme par la durée du traitement le temps aurait pu sembler long aux personnes qui y étaient soumises, il avait attaché à son cabinet un « homme d'esprit » dont la fonction consistait à les distraire.

Ce qui avait fait la vogue de Marat, comme médecin, quelques années avant la Révolution, ç'avait été sa cure de la marquise de Laubespine, « pulmonique », disait-on ; nous dirions aujourd'hui « poitrinaire », et abandonnée des médecins qui avaient entrepris de la guérir. La vérité est que Mme de Laubespine avait un mari qui était un misé-

rable individu. Elle se consumait d'ennui et de chagrin et en était devenue ce que nous appellerions aujourd'hui « neurasthénique ». Marat lui fit prendre un certain nombre de drogues de sa composition ; mais surtout il la rendit amoureuse de lui, ce qui fit que, quelques mois passés, elle se trouva entièrement rétablie.

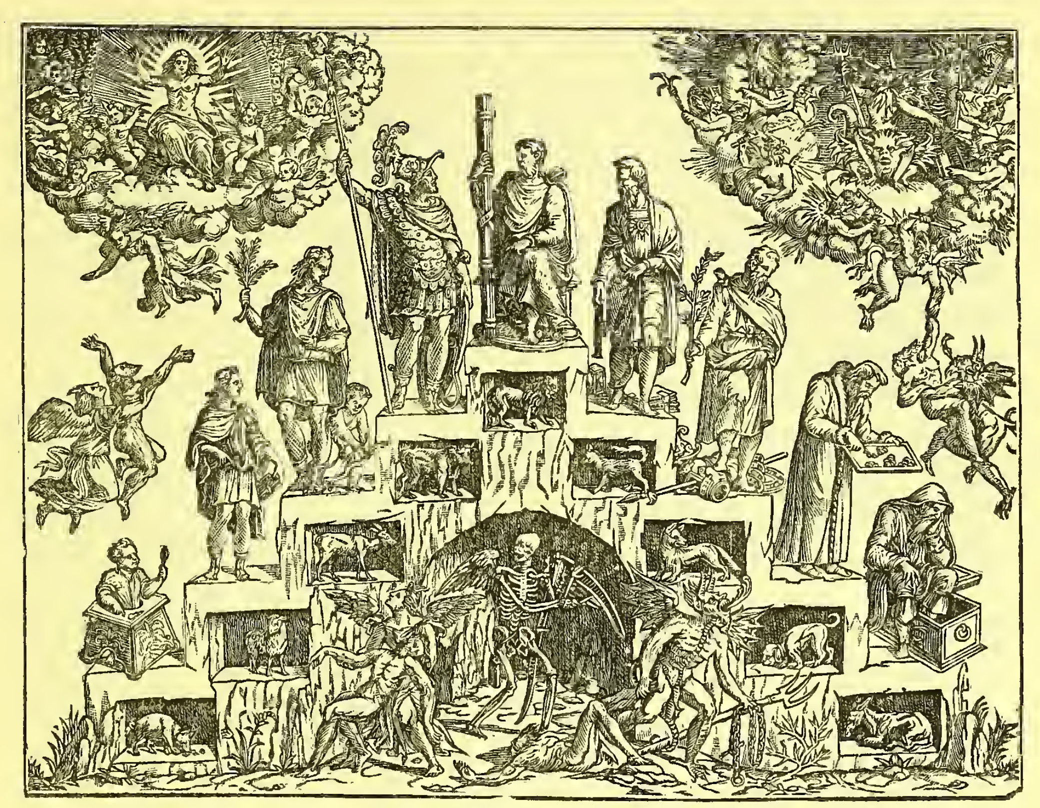
Le plaisant est que le marquis de Laubespine prit feu et flamme pour le jeune médecin qui avait si miraculeusement sauvé la vie de sa femme, en sorte que, quand la Faculté de médecine, plus avisée, déclara que ce n'était pas d'une maladie de poitrine que la marquise de Laubespine avait été guérie, le marquis déclara par la voie de la presse qu'il provoquerait en combat singulier ou poursuivrait en diffamation, quiconque oserait se faire l'agent d'une pareille assertion.

Nous trouvons ici la grande influence du moral dans la thérapeutique ; Hippocrate déjà l'avait indiquée et l'on sait quelle place elle tient dans la médecine moderne.



FRANTZ FUNCK-BRENTANO

Bibliothécaire de l'Arsenal.



L'Échelle de la Vie Humaine, *par Christophe Bertello.*

DE L'EMPIRISME
VERS
LA RAISON

Nihil temere affirmandum, nihil contemnendum.
HIPPOCRATE.

L'art de guérir est en perpétuelle évolution. La doctrine d'hier ne deviendra-t-elle pas l'erreur de demain? Comme l'écrit Pascal : „ Toute la suite des hommes, pendant la série des „ siècles, peut être considérée comme un même homme qui „ subsiste et apprend continuellement ".

La thérapeutique expérimentale, reine de la science médicale actuelle, est née de l'empirisme, fils de la tradition. Et point

ne faut médire de l'empirisme, il a précédé les découvertes modernes et les a préparées. Sans vouloir s'extasier outre mesure sur le génie des anciens, il n'apparaît pas téméraire d'affirmer qu'ils ne furent point des ignorants. Excellents observateurs, ils surent tirer de l'étude des faits, avec les moyens primitifs dont ils disposaient, d'ingénieuses déductions, bien souvent confirmées par ces deux juges impartiaux : le temps et le laboratoire. Il ne faut donc point mépriser ceux qui nous précédèrent, mais leur rendre hommage pour ce qu'ils nous ont transmis.

En passant ici, dans une rapide revue, les grands règnes thérapeutiques, nous nous rappellerons cette belle pensée d'Ambroise Paré : „ Ce que je veux dire est, que bien que les anciens „ nous servent d'eschauguettes pour voir de loin, et que par leur „ moyen, le fond de l'art nous ait esté eslargy et comme laissé „ en héritage, si est-ce que notre bon naturel, poussé d'une „ vivacité d'esprit a parfait et poly ce qui avoit je ne scay quoy „ de rudesse, et cecy non sans grande commodité, eu égard à „ la diversité des temps, saisons, températures des corps et des „ maladies; si bien qu'il semble que chaque siècle porte son „ renouvellement de malheurs, yssant sur nous comme de la „ boëte de Pandore. Par ainsi l'art se parfait en l'invention des „ remèdes appropriés aux qualitez des corps et selon les diffé- „ rences des maladies; et le tout avec le jugement qu'il a pleu „ à Dieu nous départir; et lequel ne nous est pas donné pour le „ laisser anéantir, et seulement s'arrester sur les premiers traits „ de l'art que nous ont dressez et bastis nos ancêtres."

Dr MOUSSON-LANAUZE.



Le Centaure Chiron et Esculape.
Fresque de Pompéi (Musée de Naples).

LA THÉRAPEUTIQUE AUX TEMPS MYTHOLOGIQUES

Les légendes ne sont que de l'histoire agrandie et déformée par l'imagination des poètes. L'homme a soif de surnaturel; quand il commença à réfléchir sur les phénomènes dont il était le témoin, il mit sur le compte d'une divinité ceux dont la cause et le mécanisme lui échappaient. L'explication était facile et conforme à son besoin de religiosité.

Il dut exister, aux primitives époques de la civilisation hellénique, des personnages qui se distinguèrent par leur science et leur habileté à secourir malades et blessés. Dans un sentiment de reconnaissance émue, l'homme en fit des dieux respectés :

„ Les Grecs, dit Ambroise Paré, qui semblent avoir fait les „ premiers d'une plus pleine et illustre profession de la méde- „ cine, escrivent conformément à ce propos qu'Apollo est l'in- „ venteur d'icelle; ce qui n'est sans quelque apparence de rai- „ son. Car soit que selon leur manière et coutume de parler, par „ Apollo ils entendent le Soleil (planète qui, de sa chaleur „ bénigne et tempérée, vivifie toutes choses, inspirant les facultés „ aux plantes, les nourrit et entretient pour produire les effets „ tels que nous voyons en nos corps), soit aussi que par iceluy „ ils entendent un homme, lequel suscité d'un esprit divin et „ excellent par dessus tous les autres de son temps, a le premier „ enseigné et pratiqué l'usage des herbes, comme semble l'avoir „ entendu Ovide, le faisant ainsi parler en ses métamorphoses :

Médecine est mon invention,
Je suis de tous l'ayde et subvention;
Subjecte m'est des herbes la puissance,
Dont gist en moi, de santé la fiance.

„ Vrayement toujours l'origine de la Médecine sera divine et „ céleste. Or, le moyen par lequel elle a eu crédit entre les „ hommes est presque tel."

Apollon vulgarisa en effet l'emploi des simples ; près de lui, Deiphobe et Œnone, ses maîtresses, apprirent à connaître le secret des herbes et des arbres.

Le Centaure Chiron est une des plus curieuses figures du monde médical antique. Il possédait la somme de toutes les connaissances de son temps. Musique, magie, divination, astronomie, médecine lui étaient également familières. D'une incomparable adresse, avec une égale dextérité, il maniait le bistouri et la lyre.

Le premier, il sema dans la Thessalie des plantes médicinales; l'une d'elles porte même son nom : la petite centaurée, *gentiana centaurium* de Linné. Autour de lui, s'assemblèrent des élèves, qui tous devinrent illustres; le plus célèbre, en ce qui nous concerne, est Esculape dont nous parlerons plus loin.

Le demi-dieu Hercule découvrit la germandrée, tonique et

apéritive, ainsi que la jusquiame, sédatif du système nerveux; blessé par l'hydre de Lerne, Hercule trouva la guérison en utilisant un pansement de feuilles de dracontium, famille des aroïdées. Atteint de démence, Anticyre rappela chez lui la raison, en lui faisant absorber quelques grains d'ellébore. C'est cette même plante, dont nous extrayons la vératrine, destructrice de l'excitabilité musculaire, qui permit à Mélampe de guérir les Prœtides, frappées de manie ambulatoire, et qui s'en allaient mugissantes à travers monts et vallées, car elles se prenaient pour des génisses indociles. Notre illustre confrère, fier de ses succès et confiant dans ses méthodes psychothérapiques, poussa l'amour de l'expérimentation jusqu'à épouser une de ses clientes; entrant ainsi, par dévouement scientifique, dans la longue liste du martyrologe médical.



Enée blessé
Fresque du Musée de Naples

Les anciens connaissaient l'aconit et sa redoutable toxicité; elle s'expliquait pour eux, puisque cette plante était née de l'écume de Cerbère, le chien tricéphale, gardien farouche de l'antre de Pluton.

Le lierre combattait l'ivresse, c'est pourquoi Bacchus est représenté le front auréolé de branches de cet arbuste. Le laurier-cerise rendait fou. Avant de monter sur son trépied, la Pythie de Delphes en mâchait quelques feuilles. L'acide cyanhydrique contenu dans cette plante disposait peut-être

la Sibylle au vertige, aux convulsions, à la fureur qui frappaient le peuple d'une respectueuse épouvante.

En en mettant quelques feuilles sous son oreiller, on voyait la vérité en songe.

Péon, médecin des dieux, utilisa la pivoine, *pœonia;* on ignore quel usage il en pouvait faire.

Dans l'Elide, Mélitte était ravagée par le paludisme. Hercule détourna l'Alphée, ce fleuve qui, de ses méandres marécageux, encerclait la ville; de la sorte, en apportant l'hygiène, il ramena la santé.

Les Anciens connaissaient le pavot, sans lequel toute médecine serait impossible. Une infusion de cette plante guérit la déesse Cérès anéantie dans une crise de mélancolie aiguë. Deiphobe, la maîtresse d'Apollon, remit à Enée prêt à descendre aux Enfers, des boulettes ingénieusement composées de miel et de pavot, pour endormir la vigilance de Cerbère. Le monstre tomba en effet dans une narcolepsie profonde et ne fut point incommodé, grâce au miel laxatif, opposé à l'opium constipant.

La belle Hélène, héroïne de la Guerre de Troie, fille de Jupiter, tenait maintes formules mystérieuses de l'Egyptienne Polydamna, épouse de Thonis, pharaon d'Egypte. Recevant à sa table Télémaque, fils d'Ulysse, toujours à la recherche de son père, elle calma son chagrin en lui faisant boire une potion à base de népenthès : „ Celui qui dans sa coupe, dit Homère, le „ mêle à son breuvage, ne verse point de larmes durant tout un „ jour : c'est de l'Egypte surtout que la terre féconde fournit un „ grand nombre de plantes, les unes salutaires, les autres mor- „ telles; en ce pays, chaque homme est un médecin habile, „ parce que tous sont issus de Pœon." Ce népenthès devait être de l'opium, ou plutôt du haschich, très probablement connu à cette époque.

Alors, sévissaient des femmes redoutables, les magiciennes, habiles à manier les poisons. Circé, fille d'Hécate, tenait de sa mère l'art d'utiliser les solanées vireuses. La légende raconte qu'elle transformait ainsi les hommes en bêtes : ce malheur advint aux compagnons d'Ulysse échoués sur son île, et qui furent métamorphosés en pourceaux.

Le prudent Ulysse possédait heureusement un antidote, qui lui permit de les ramener à une forme plus humaine; seul,

Grylle, satisfait de sa nouvelle condition, tint à rester cochon comme par devant.

Médée de Colchis, sœur de Circé, acquit pareillement une triste réputation dans la confection des philtres meurtriers. Nous lui devons la découverte du colchique, de la stramoine, de la belladone.

Elle rajeunit le vieil Eson en lui injectant dans les veines une infusion de plantes cueillies la nuit, au milieu d'un concours de circonstances très compliquées.

***

D'une façon plus particulière, Esculape reste la personnification de la Médecine primitive. Sorti de l'école du Centaure Chiron, il conquit très rapidement une renommée considérable. Tous ceux que l'on déclarait incurables, chétifs, malingres, estropiés, le venaient consulter des quatre coins du monde, et il faisait de merveilleuses cures. Il ressuscitait même les morts ; par là, on le trouva dangereux, et Jupiter le foudroya. Plus chirurgien que médecin, il inventa les bandelettes, les ligatures, les sondes à sonder les plaies. Ses remèdes internes contenaient des plantes douées de propriétés analgésiques ou narcotiques. Il laissa deux fils, Machaon et Podalyre, qui se distinguèrent durant la guerre de Troie. Podalyre continua cette glorieuse lignée qui part d'Apollon, en faisant également de son fils Hippocoon, un médecin, bisaïeul du trisaïeul d'Hippocrate.


Médée de Colchis
Fresque de Pompéi.

De moins illustres utilisèrent des médicaments singuliers; Ulysse guérit Télèphe blessé d'une flèche, en appliquant sur la plaie un emplâtre où figurait la rouille de ce fer homicide. La rouille entre les mains de Mélampe ramenait la virilité chez les impuissants; Iphicle connut le bonheur d'être père, en la mélangeant avec du vin et en

s'en servant comme d'un breuvage ordinaire. Les météorites étaient considérées, et cette croyance a duré fort longtemps, les météorites passaient pour guérir toutes les maladies. On regardait les pierres précieuses comme de puissants agents thérapeutiques; le jais éloignait l'épilepsie; l'ophite, l'ostréite, la coryphobe s'utilisaient contre les morsures des serpents, le corail contre celles des chiens enragés; j'en passe, et des meilleurs.

Apollon est le dieu de la Médecine, il est aussi celui de la Musique : „Le génie de ces deux arts est presque semblable, „ dit Bacon : l'office du médecin consiste proprement à monter „ et à toucher la lyre du corps humain, de manière qu'elle ne „ rende que des sons doux et harmonieux". Esculape, à ses remèdes, joignait des formules chantantes. Orphée, médecin mystique, combattait par ses hymnes toutes les maladies. La musicothérapie n'est donc pas chose nouvelle.



Achille pansant Patrocle,
(*Vase Etrusque*).

LA

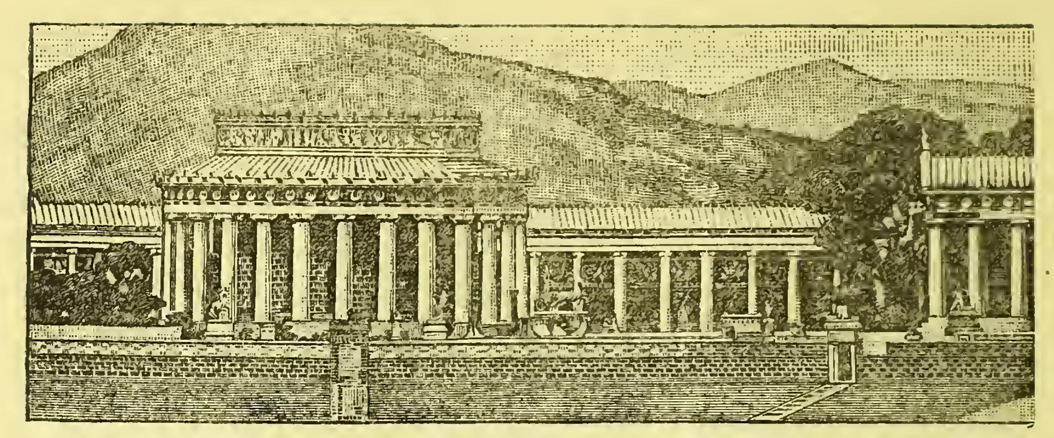
THÉRAPEUTIQUE SACERDOTALE

Puisque la médecine est d'origine sacrée, sa pratique devait nécessairement passer dans les temples. Le prêtre apparaissait comme l'émanation d'un dieu, ou, tout au moins, comme ayant avec lui des rapports plus intimes que le commun des mortels. Par ses fonctions, il se trouvait appelé à exercer la médecine, c'est un phénomène commun à toutes les anciennes formules religieuses.

A Byrsa, près Carthage, on trouvait le dieu phénicien Esmoun, correspondant de l'Esculape grec. Son temple était un rendez-vous de malades attirés par le récit de cures extraordinaires; savants et médecins se réunissaient sous ses voûtes en une communion intellectuelle. A Alexandrie, le dieu égyptien Sérapis représentait la médecine. Près de ses autels, accouraient les aveugles et les boiteux, les malades de corps et d'esprit; colonnes et places publiques s'encombraient d'ex-votos relatant les guérisons miraculeuses, les prophéties sensationnelles. Son culte passa en Grèce, dans la Thrace, et même en Italie ; par la vertu de Sérapis, Vespasien guérissait les écrouelles et rendait la vue aux aveugles. A Rome, la déesse Fièvre avait un sanctuaire où se distribuaient des médicaments.

*
* *

Mais ce fut surtout Esculape qui retint l'adoration des foules. Ses temples s'érigèrent nombreux sur le sol de la Grèce continentale, dans les îles de la mer Egée, dans la Grèce asiatique. On en voyait à Pergame, à Smyrne, à Nicée, à Cos, à Cyrène, à Mégare. Le plus célèbre et le plus connu actuellement est le temple d'Epidaure.



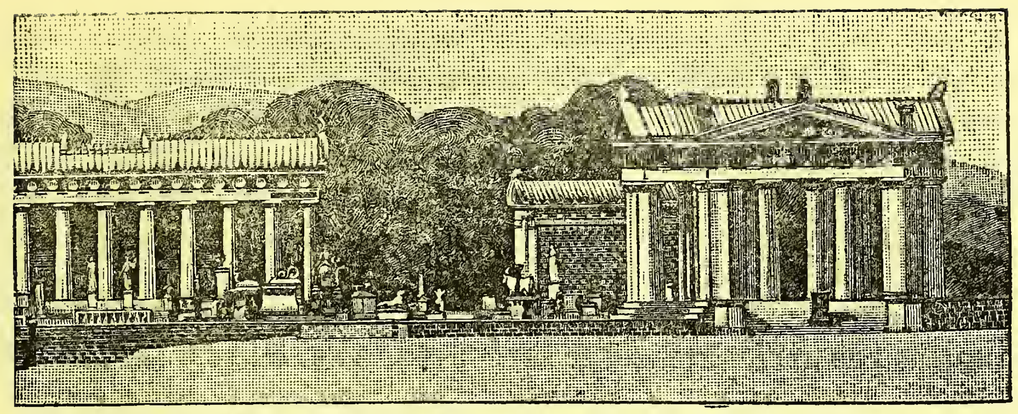
Reconstruction du Sanctuaire d'Esculape.

Ces monuments construits dans des sites remarquablement choisis, au milieu de bois qui assainissaient l'air des alentours, possédaient tous une source douée de propriétés curatives vraies ou supposées. On n'y admettait pas les femmes enceintes ; et, par respect pour le dieu, on tenait pour le dernier des sacrilèges le fait de mourir en ce lieu sacré; aussi dès qu'un malade semblait désespéré, les surveillants l'éloignaient au plus vite.



Esculape (Athènes).

Les malades, avant d'être admis dans le sanctuaire, devaient déposer une offrande, se baigner et se soumettre à une diète rigoureuse. Introduits enfin dans la salle vers laquelle tendaient tous leurs vœux, à la nuit tombante, et dans un profond recueillement, ils psalmodiaient des prières. Sur des peaux de béliers,



à Epidaure, *par Defraisse et Lechat.*

car la peau de bélier incite aux songes, ils devaient s'étendre, et, gardant un religieux silence, rapidement s'endormir. Car les miracles ne se font que la nuit, et c'est la nuit seulement que les chiens et les serpents sacrés se promènent en léchant ulcères et abcès.



Hygie (Athènes)

Puis, tout à coup, dans ce décor solennel, au milieu de cet impressionnant silence, là-bas, tout au fond, le prêtre-dieu surgissait, escorté de jeunes filles, figurant les filles d'Esculape, Hygie et Panacée. Lentement, il faisait le tour des dormeurs, raflait soigneusement les offrandes, et à chacun dictait le traitement qu'il aurait à suivre.

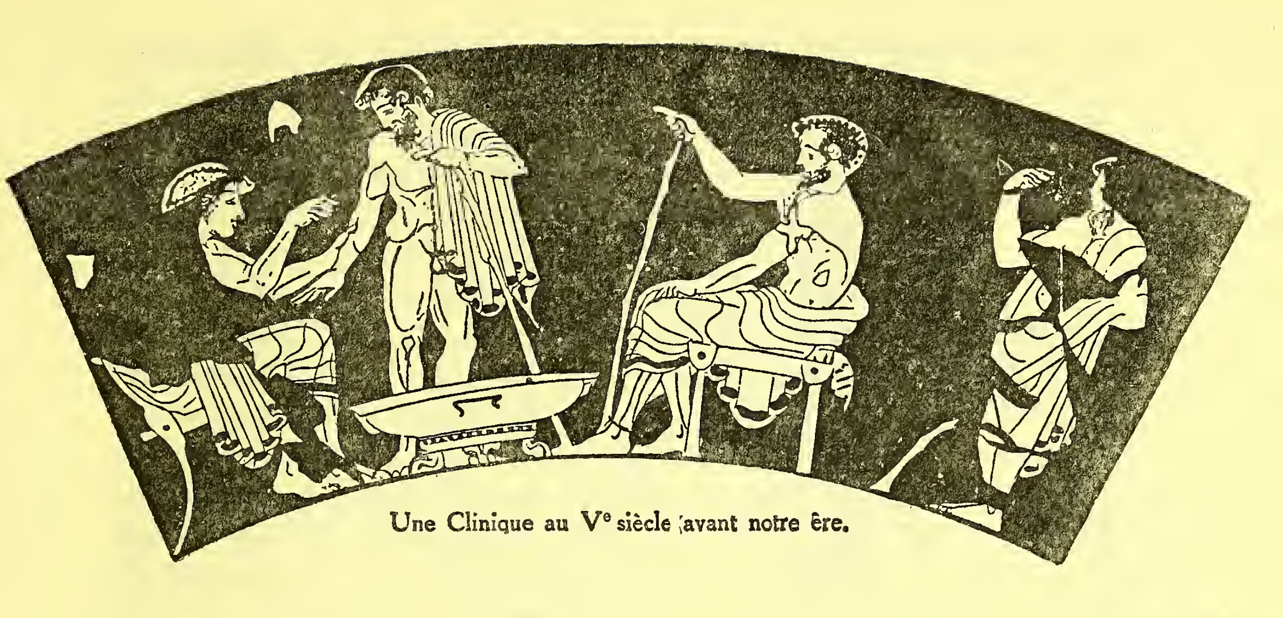
Ainsi préparés, sous le coup d'une émotion bien compréhensible chez de pauvres gens, remplis de foi et d'espérance, on voyait se dresser un malade subi-

tement délivré de ses maux; et la foule exaltée criait : " Au miracle ". Car c'était véritablement un miracle qui venait de s'accomplir, sous la poussée de la toute-puissante suggestion. Et d'autres miracles suivaient; et les heureux bénéficiaires de la bienveillance divine partaient en clamant de tous côtés la puissance d'Esculape; et de nouvelles théories de malades affluaient vers les temples merveilleux.

Comme moyen thérapeutique, les prêtres d'Esculape n'utilisaient pas exclusivement le seul mysticisme. Rien n'était absolument laissé au hasard dans les formules divines articulées au cours des apparitions nocturnes. A leur arrivée dans les dépendances du temple, les malades avaient été interrogés et examinés par des membres du collège sacerdotal. Ce collège composé de gens instruits, très au courant des acquisitions traditionnelles, fins observateurs, distribuaient des conseils, les uns judicieux, les autres grotesques. Hygiène, exercices physiques, distractions en rapport avec la mentalité des consultants, telle était la thérapeutique générale, et nous n'avons rien à y retrancher. Quant aux médicaments, ils comprenaient des purgatifs, des vomitifs, des potions de dictame, de ciguë, du sang de taureau contre les hémoptysies, de la viande d'âne contre la tuberculose, des cataplasmes de cendres contre la pleurésie, de la perdrix à l'encens aux repas. Un bas-relief montre des ventouses ne différant en rien de leur forme actuelle.

La reconnaissance des malades se traduisait, comme de nos jours, par l'apposition d'ex-votos sur les murs des temples. Ces ex-votos ne mentionnent pas uniquement des formules de gratitude, ils relatent avec la nature de la maladie, le traitement employé et il y en a qui sortent de la banalité. „ Un homme avait „ dans l'urèthre un calcul. Il eut une vision; il crut parler à un „ jeune éphèbe, à la suite de quoi il eut une éjaculation et „ expulsa le calcul; le lendemain il sortit guéri, ayant son calcul „ à la main."

Toutes ces pratiques étaient-elles entachées de supercherie, de charlatanisme? Nous ne le croyons pas; les prêtres d'Asclépios possédaient des notions médicales, et pour leur temps elles n'étaient pas grossières. Durant de longs siècles, jalousement ils gardèrent leurs secrets, afin de conserver un monopole dont ils tiraient à la fois honneurs et profits.



Une Clinique au Ve siècle avant notre ère.

LA THÉRAPEUTIQUE GRECQUE

La thérapeutique ne pouvait longtemps rester aux mains des prêtres d'Esculape. Peu à peu naissaient de grands esprits, curieux de toutes choses, les philosophes, cherchant d'une façon plus rationnelle à percer les secrets de la nature. Leurs longues méditations sur le système général du monde les poussaient à descendre vers le corps humain. Et l'on vit apparaître les *périodeutes*, philosophes-médecins ambulants. Malheureusement, ils essayèrent d'adapter la thérapeutique à leurs concepts métaphysiques; et à côté de méthodes curatives ingénieuses, ils imaginèrent des choses extravagantes. Ce n'était plus la médecine sacerdotale, c'était la médecine philosophique, et l'expérimentation n'y avait aucune part. Toutefois, à partir de cette époque, on se mit sérieusement à réfléchir sur l'art médical, pour le sortir du bas empirisme où il s'était jusque-là à peu près enlisé.



De ces philosophes, le plus célèbre est Pythagore. Il semble avoir été le promoteur de l'alimentation végétarienne; non pas



Pythagore.

par souci de diététique, mais parce qu'à son sens, l'âme humaine se continuait dans le corps des animaux, théorie connue sous le nom de métempsychose; il défendait l'usage des fèves, parce qu'elles ressemblent à des testicules et aux portes de l'enfer, ce qui est tout un; elles sont de plus très venteuses, participent donc de la nature de l'âme, simple souffle; il recommandait la musique pour la cure des maladies internes et pour la formation morale des jeunes gens; il considérait la rue comme dangereuse pour les yeux, l'arroche comme nuisible au tube digestif, la scille appliquée sur le linteau d'une porte comme arrêtant les maléfices.

***

Epicharme, disciple de Pythagore, avait fait du chou la panacée universelle. Démocède de Crotone guérit Darius d'une fracture compliquée de l'extrémité inférieure du péroné. Ce prince, très mal soigné par les médecins égyptiens, pour les punir, les condamna au pal. Démocède, bon confrère, obtint leur grâce de son illustre client. Acron, disciple du philosophe Empédocle, tenta d'instituer des régimes. Diagoras, contemporain de Démocrite, composa un collyre à base d'opium. Pour Philiston, le panais sauvage constituait un médicament héroïque. Apollonide de Cos, de joyeuse mémoire, traita une de ses clientes Amystis, veuve de Mégabyse, roi de Perse, par l'usage fréquent des rapports sexuels. Il offrit et obtint d'appliquer lui-même le traitement; la reine ne recouvra pas la santé et Apollonide fut enterré vif. Lycurgue institua à Sparte un ensemble de prescriptions hygiéniques qui ont rendu célèbre son nom et celui de Lacédémone. Les Anciens connaissaient le massage; Homère le décrit souvent, et les nombreux exercices athlétiques dont les

Grecs étaient si friands, comportaient de multiples manœuvres massothérapiques. Aristote, plus philosophe que praticien, occupe encore dans le domaine de la science de l'homme une souveraineté qui ne semble pas devoir finir.

***

Sous la poussée de tels penseurs, les prêtres d'Esculape se départirent de leur superbe et publièrent leurs connaissances traditionnelles. Deux grandes écoles se fondèrent; l'Ecole de Cnide et celle de Cos. L'Ecole de Cnide est représentée par Euryphon qui utilisait les vomitifs et les purgatifs. Il ordonnait aux tuberculeux de téter indistinctement une femme ou une ânesse; il se servait du cautère; ses maîtres, disait-il, étaient le temps et l'expérience. Démocrite, mort la même année qu'Hippocrate, conseillait contre les vomissements l'extrait de menthe. Sa thérapeutique, par ailleurs, touchait à la fantaisie; il prescrivait de la poudre de crâne de voleur, de préférence à celle obtenue avec des os d'un parent ou d'un ami, jugée par lui moins efficace.

L'Ecole de Cos est dominée par un seul nom, et ce nom est immense, c'est celui d'Hippocrate, justement appelé le père de la Médecine. Praticien admirable, penseur profond, grand par sa science, grand par sa conscience, grand par ses vertus civiques, tel nous apparaît Hippocrate,



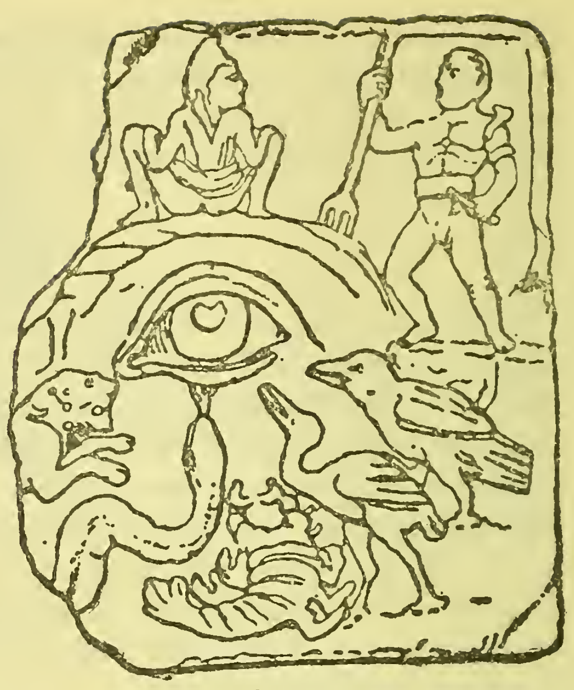
Hippocrate.

l'honneur de l'humanité.

Son génie lui fit aborder les plus délicats problèmes de pathologie et de thérapeutique générales.

Sa méthode était assez simple; suivant lui, le médecin devait se fier à la *vis medicatrix naturæ*; le médecin est l'interprète et le ministre de la nature; il ne la doit point contrarier, mais l'aider; *natura sanat, medicus curat.*

Il attachait une grande importance aux prescriptions hygiéniques et aux régimes dans les maladies.



Le Mauvais Œil
Bas-relief, collection Duc de Bedford.



Main votive
Collection Duc de Bedford.

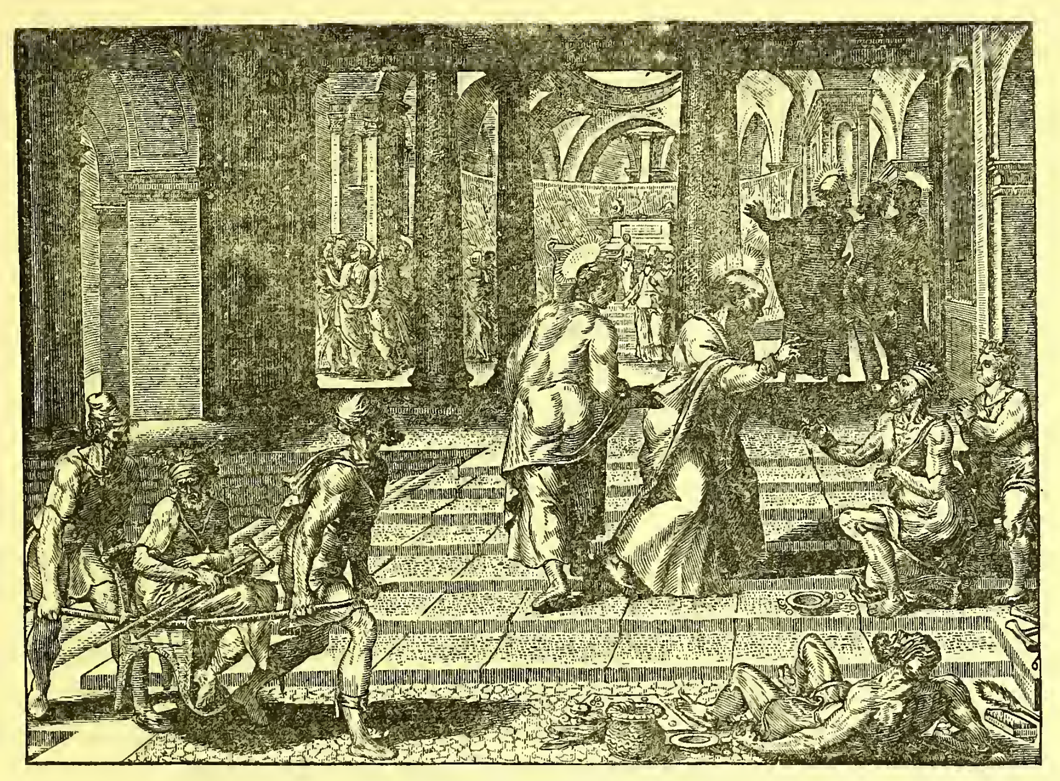
Il voulait que les fébricitants absorbent beaucoup de liquides; il ordonnait des vomitifs, des lavements, et purgeait avec du lait d'ânesse bouilli ou de l'ellébore. Il tenait la saignée en grande estime, il baignait les pneumoniques pour leur faciliter la respiration et la diurèse; il incisait les empyèmes et les abcès du foie. Ce qui pour lui importait, ce n'était pas tant le médicament que le choix du moment où on le faisait intervenir. Sous son impulsion, la thérapeutique sort de l'empirisme et de la tradition pour devenir critique, rationnelle, véritablement scientifique. Hippocrate fut considéré comme un dieu. La légende raconte que des abeilles s'étant venues loger dans un creux de son tombeau, le miel de cet essaim avait le privilège

de guérir les aphtes qui affectent la bouche des enfants.

A l'Ecole d'Hippocrate se rattache l'Ecole d'Alexandrie, plus préoccupée de discussions scolastiques que d'applications pratiques. A cette Ecole, appartint Herophile, qui disséqua vivants des condamnés à mort, et empruntait tous ses remèdes aux plantes, dont chacune, suivant lui, était douée de propriétés spécifiques; Erasistrate, ennemi de la polypharmacie, amateur de tisanes, partisan de la diète, du régime, de l'hydrothérapie; Nicandre qui savait manier l'aconit, la ciguë, la jusquiame, le colchique.



Clinique Athénienne du Ve siècle avant notre ère.
(*Pottier, Mémoires de l'Académie des Inscriptions,* 1908).



Saint Pierre guérit les Infirmes
(*Gravure de Martinus Heenskerch*).

LA THÉRAPEUTIQUE ROMAINE

Rome subjugua la Grèce, mais moralement fut vaincue par elle. Les médecins grecs affluèrent vers cette ville populeuse, riche et déjà livrée à tous les excès, précurseurs d'une prochaine décadence. Un des plus célèbres, parmi ceux venus chez le peuple-roi, est Asclépiade de Bythinie, dont la devise était : „ guérir tôt, sûrement, agréablement ". Il qualifiait la médecine prudente d'Hippocrate, de „ méditation sur la mort ". Il ne voulait pas qu'on étouffât les malades sous des couvertures, qu'on les rôtît devant le feu ou au soleil, traitement alors fort en usage. Il condamnait les vomitifs, les purgatifs, et les remplaçait par des clystères. Il blâmait l'emploi de presque toutes les drogues; il prêchait l'abstinence des viandes, les frictions, les promenades réglementées, que nous nommons, maintenant, cures de terrain. On l'appelait le „ donneur d'eau claire "; il se glorifiait de ce

sobriquet; en effet, son principal agent thérapeutique consistait dans les bains, dont il imagina plus de cent variétés, toutes plus agréables les unes que les autres, comme le bain suspendu. Musa, médecin d'Auguste, préconisait également la balnéothérapie et traitait les bronchites par la jusquiame, la ciguë, l'opium. Son frère, Euphorbe, découvrit la plante qui porte son nom. Andromaque, médecin de Néron, s'est immortalisé en composant le fameux électuaire, la thériaque, également attribué à Andromaque, roi de Pont. Dioscoride écrivit de volumineux ouvrages sur la matière médicale, et fit, le premier, mention des plantes aromatiques. Celse, brillant rhéteur, est partisan de l'empirisme et de tous les remèdes que la crédulité populaire ou la mode font adopter sans raison.

A ce moment paraît Galien, dont le grand nom balance celui d'Hippocrate, et qui fut jusqu'au XVIIe siècle le maître non discuté de l'art médical. Esprit véritablement encyclopédique, il refléta toute son époque, préjugés comme acquisitions raisonnables. Il croyait aux songes et à leurs vertus divinatoires ; il ne dédaignait ni les augures, ni les pratiques astrologiques.

Sa matière médicale est abondante, et pour la plus grande gloire de la polypharmacie. Il utilisait les bains dans les pyrexies ; il préconisait les régimes, les lavements, la saignée, la thériaque, les tisanes diurétiques, tous les remèdes possibles et imaginables.

***

Après lui, ce fut le déclin. La médecine prit à Rome les allures du charlatanisme, de l'empirisme impudent avec ses recettes, ses préparations ridicules, ses formules de magie et d'enchantement. Pline reproduit avec conviction quelques-unes de ces pratiques thérapeutiques, filles de la fantaisie.

Pour conserver toute l'année la vue bonne, il faut, après avoir ôté sa ceinture, dénoué ses souliers, enlevé ses bagues, cueillir une fleur de grenadier entre le pouce et le quatrième doigt de la main gauche, doigt médical, s'en frotter les yeux et avaler la fleur en évitant qu'elle ne touche les dents. Le glaïeul sauvage guérit ulcères et bubons ; il faut le tirer de terre avec la main gauche, en disant pour qui et pourquoi on l'arrache. Des baies de laurier en nombre impair, pilées dans de l'huile et appliquées sur la tête ôtent la céphalée; ainsi fait une couronne de

liseron. Les os de la tête d'un vautour portés en amulette, la cervelle de corneille cuite et mangée comme un aliment ordinaire, un brin d'herbe pris au nid d'un milan et placé sous l'oreiller, donnent le même heureux résultat. Pour guérir les écrouelles, il faut tirer à soi, la tête renversée, une branche de figuier, arracher un nœud à la branche avec les dents sans être vu de personne, et la suspendre à son cou enveloppée d'un morceau de peau fine; la sidérite à larges feuilles déracinée de la main gauche, avec un clou, bénéficie des mêmes avantages. Le bouillon blanc est propre aux tumeurs : mais il faut que le remède soit administré au malade à jeun, par une jeune fille nue, qui prononcera avec le patient cette formule : „ Apollon, ne permets „ pas qu'une peste ainsi éteinte par une pucelle nue, puisse „ croître encore ". Pour guérir les furoncles, il faut prendre neuf grains d'orge, tourner chaque grain avec la main gauche trois fois autour du clou, et jeter les grains au feu. Les oignons, dit Perse, préviennent l'hydropisie. Pour apaiser l'engourdissement d'un membre, il faut se cracher sur la poitrine; quand un étranger regarde un enfant endormi, trois fois, la nourrice doit cracher sur lui, pour lui éviter des malheurs. Les os trouvés dans les excréments d'un loup guérissent le mal de dents; cracher dans la gueule d'une grenouille produit le même effet. La dent de loup portée en amulette évite les terreurs infantiles et les convulsions d'origine dentaire. Un cataplasme composé avec sa propre urine fraîche et de la cendre est efficace contre les morsures de chien.

L'urine humaine fut toujours regardée comme un remède admirable. Phéron, fils de Sésostris, roi d'Egypte, devint aveugle. On lui promit la guérison s'il pouvait se laver les yeux avec l'urine d'une femme fidèle à son mari. Dans toute l'Egypte on chercha vainement un sujet remplissant les conditions voulues; la reine elle-même n'était pas qualifiée pour fournir le précieux liquide. Seule, l'humble compagne d'un humble jardinier se trouva digne d'offrir le médicament. Phéron fut guéri, épousa sa libératrice, et fit brûler quelques dames dont la conduite avait été un obstacle au but désiré.

Une araignée appliquée sur la vulve ramène les menstrues en retard. L'hippocampe, très apprécié des anciens, arrête les fièvres froides. L'œil droit de la grenouille, celui du serpent combattent les maladies d'yeux. Trois crins de cheval noués chacun de trois nœuds font disparaître les bubons. On se débar-



Galien.

rasse d'un coryza en embrassant les narines d'un mulet; la piqûre du scorpion perd sa virulence si l'on raconte l'aventure à un âne. Mettre la nageoire droite d'un veau marin sous son oreiller fait dormir.

Caton, qui nourrissait pour les médecins des sentiments de haine sauvage, voyait avec Epicharme, dans le chou frisé, un remède à tous maux; la seule odeur de ce légume chassait la maladie. Pour avoir magnifié le chou frisé, Caton eut sa statue dans le temple de la Santé. On guérit les dartres en cueillant une pierre moussue au bord d'une rivière; on crache dessus, on touche la dartre en disant en grec : „ Fuyez, cantharides, voici le loup sauvage."

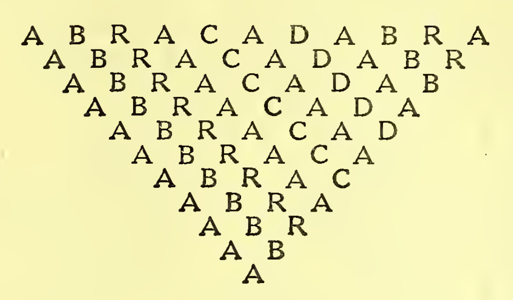
*
* *

„ Les hommes, dit un historien, voyant que les remèdes
„ étaient souvent inutiles, s'attachèrent à tout ce qui se présenta.
„ Ils crurent le premier fourbe qui voulut bien se donner la peine
„ de leur en imposer.

„ Quoique les moyens employés fussent raisonnablement
„ sans vertu, il a suffi, pour les préconiser, que quelques
„ personnes crussent en avoir éprouvé du soulagement. Il a
„ pu même arriver que ce soulagement fût réel, la force de
„ l'imagination suppléant à celle qui manquait aux remèdes."

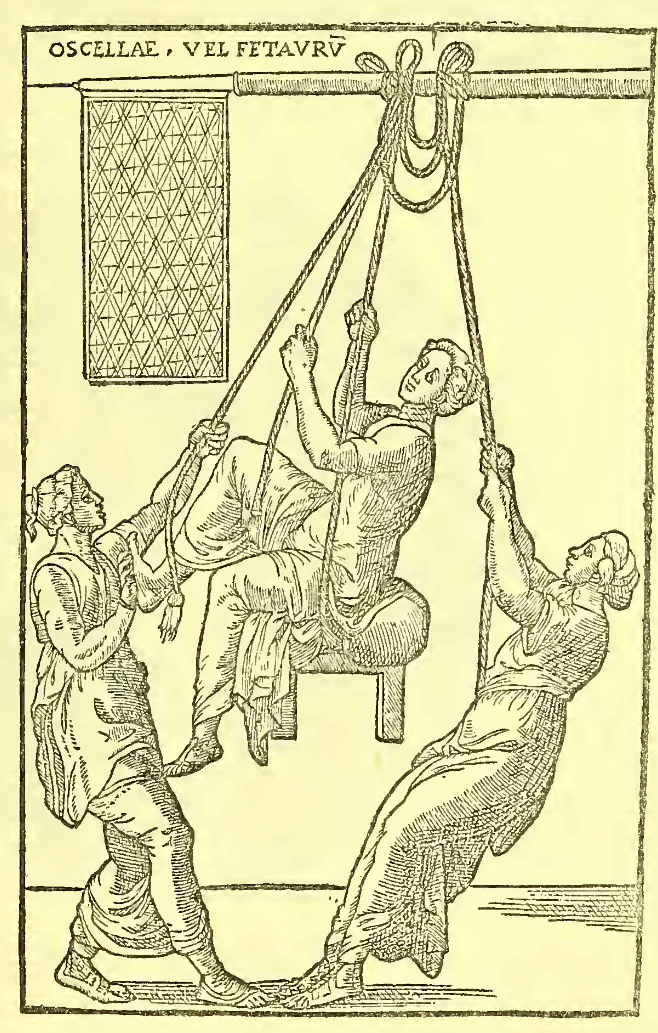
La magie, la sorcellerie, les charmes et enchantements furent abondamment utilisés par les Romains décadents. Leur vogue a duré longtemps, dure encore et n'est pas près de s'éteindre, car *vulgus vult decipi,* Voici, par exemple, la formule de

l'abracadabra, que l'on suspendait au cou par un fil de lin, et qui s'écrivait de façon à former une pyramide renversée :


A B R A C A D A B R A
A B R A C A D A B R
A B R A C A D A B
A B R A C A D A
A B R A C A D
A B R A C A
A B R A C
A B R A
A B R
A B
A

Ce préservatif suffisait jusque dans les maladies les plus graves.

L'austère Caton nous donne encore la description d'un charme propre à réduire les fractures : „ Prenez, dit-il, un „ roseau que vous „ fendrez et que „ deux personnes „ tiendront sur le „ membre fracturé; „ puis, commencez „ le charme en di- „ sant : Guérison „ au membre cassé: „ *motes, vota, da-* „ *dardaries, asta-* „ *ries, lattes,* ou „ bien : *huat, anat,* „ *pista, sorta.* Vous „ répéterez ces pa- „ roles avec les deux „ autres personnes, „ jusqu'à ce que les „ deux extrémités du „ roseau soient réu- „ nies, après quoi „ vous attacherez le „ cercle ainsi formé „ au membre démis, „ qui guérira si,



Premiers essais de mécanothérapie
(*fer. Mercurial* 1577).

„ jusqu'à guérison, vous avez soin de recommencer tous les „ jours l'incantation : *huat, anat, huat, pista, sorta,* etc."

Le galéniste Ætius (Ve siècle après J.-C.), donne la recette suivante pour les corps étrangers de l'œsophage : „ Lorsqu'un „ corps s'arrête dans le gosier, si après avoir employé d'autres „ moyens, on n'a pas réussi, il faut engager le malade à prêter „ attention et dire au cas où c'est un os : *Os, sors de ce gosier „ comme Jésus-Christ fit sortir Lazare du sépulcre, et comme „ Jonas sortit du ventre de la baleine;* ou bien, prendre le „ gosier et dire : *Os, je te conjure, par Blaise, martyr et ser- „ viteur de Jésus-Christ, de descendre ou de sortir.* "

Ailleurs, il affirme que pour le cas où l'on est piqué des guêpes ou des abeilles, il faut appliquer sur la piqûre un cachet de fer portant „ l'empreinte vénérable et vivifiante de la croix de Jésus-Christ".



Le Bain des Femmes, *par Hans Sebald Beham.*



Médecins Scythes (*Vase antique, Haute Vallée de l'Obi*).

ARABES ET SALERNITAINS

On sait que les Arabes ont joué un très grand rôle dans l'évolution de l'art de guérir. Ils sauvèrent de la barbarie la science grecque, en traduisant du Syriaque les livres helléniques, puis en s'attaquant aux originaux. Il y eut une véritable émulation dans ce souci de faire passer en Arabe, les productions littéraires, philosophiques, médicales de la belle époque grecque et de l'autre. Au point de vue médical, à partir de ce moment, IXe siècle, les chrétiens se trouvèrent au second plan. De brillantes écoles s'établirent à Bagdad aux Xe et XIe siècles, à Cordoue, XIIe siècle, à Damas, XIIIe siècle, au Caire, à Fez. Ils vouèrent un véritable culte à Galien ; comme lui, se plurent aux formules compliquées et introduisirent dans la matière médicale des éléments nouveaux.



Un des plus illustres médecins arabes est Rhazès, surnommé „ l'Expérimentateur ". Il écrivit une bonne description

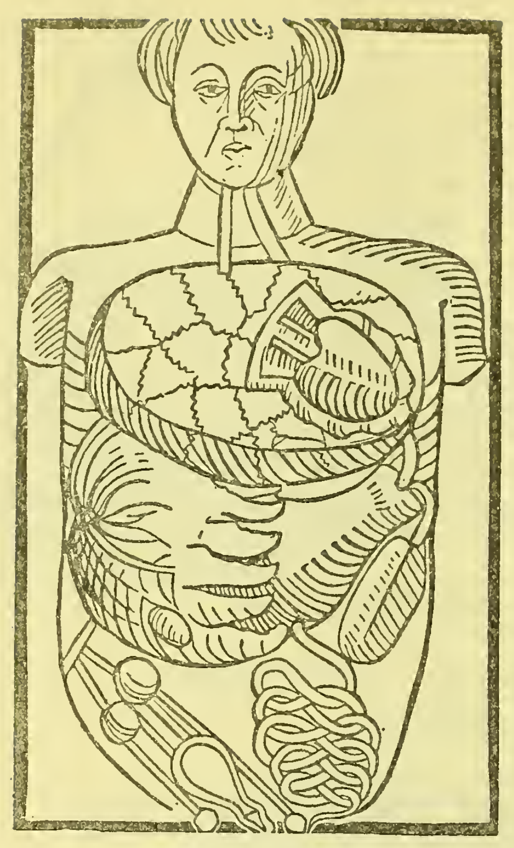


Planche Anatomique.
(*Œuvres d'Ambroise Paré.*)

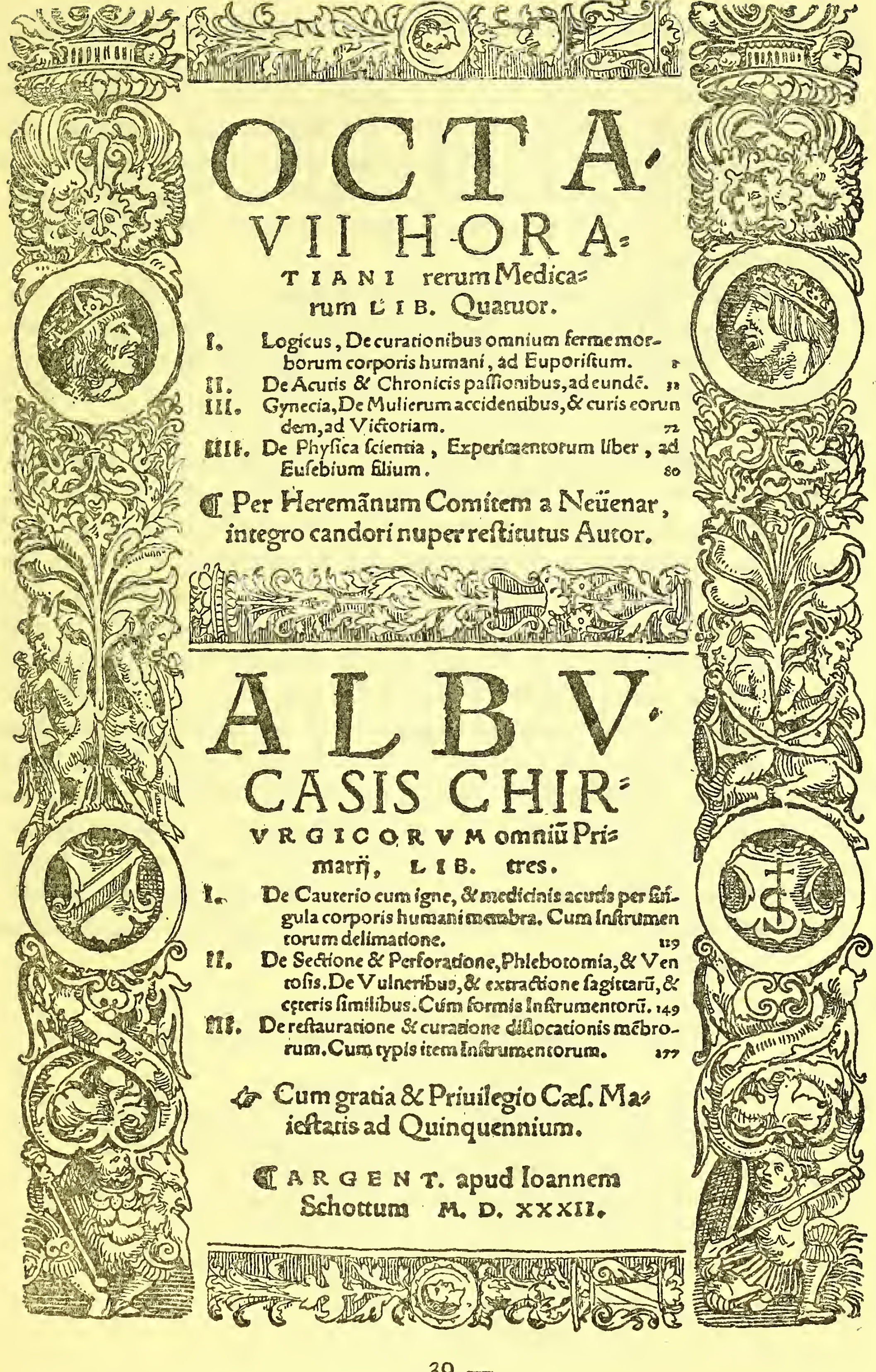
de la variole. Contre la gale et les maladies de la peau, il utilisait des onguents mercuriels et fit connaître quelques médicaments minéraux : le borax, le salpêtre; le premier il parla de l'alcool. Ainsi que tous les médecins arabes, il attachait une grande importance à l'uroscopie. Ses ouvrages étaient tenus en grande estime. Louis XI, voulant un jour les consulter, les demanda à la Faculté de Médecine de Paris. Ce corps savant ne se dessaisit provisoirement du précieux volume qu'en exigeant les plus fortes garanties. Le roi dut déposer en gage une quantité considérable d'argenterie, et s'engager, par acte authentique, à rendre le manuscrit prêté par la Faculté; exemple qui ne serait peut-être point suivi de nos jours. Albucasis s'occupa plus particulièrement de chirurgie et abusait des cautérisations.

Avicenne écrivit un *canon*, tout imprégné de Galénisme et qui eut une fortune immense. Il découvrit les teintures, les alcoolats, se servait de l'or et des pierres précieuses, blâmait les purgatifs violents, utilisait la saignée et traitait la mélancolie en faisant balancer ses malades sur une balançoire.

Avenzoar, arabe espagnol, chercha à simplifier la thérapeutique qu'il estimait trop compliquée; lui non plus ne voulait pas de purgatifs et les remplaçait par des laxatifs.

Averrhoès fut l'honneur de l'Ecole de Cordoue, alors centre de la civilisation maure en Europe.

En résumé, si la médecine arabe s'abandonna volontiers aux rêveries astrologiques, à l'uroscopie, à l'alchimie, elle rendit un grand service à la science en sauvant de l'oubli les livres et la culture grecs. Elle enrichit la thérapeutique de médicaments nou-



OCTA-VII HORA-TIANI rerum Medica-rum LIB. Quatuor.

Per Heremānum Comitem a Neüenar, integro candori nuper restitutus Autor.

ALBV-CASIS CHIR-VRGICORVM omniū Primarij, LIB. tres.

Cum gratia & Priuilegio Cæs. Maiestatis ad Quinquennium.

ARGENT. apud Ioannem Schottum M. D. XXXII.

veaux : la noix d'arec, la giroflée, le jujube, le musc, la manne, le citron, la muscade, la noix vomique, le poivre, la rhubarbe, le santal, le séné, le seigle ergoté, la casse, le tamarin, le camphre; elle inventa les sirops, les juleps, les loochs, les teintures, les alcoolats; elle se servit de substances minérales; la chimie, la pharmacie lui doivent beaucoup; elle abusa des formules compliquées et fit des efforts pour réagir contre l'exagération des purgatifs et de la saignée.

La médecine arabe exerça une influence très réelle et très persistante sur l'Ecole de Salerne. Aînée des Facultés de Montpellier, de Bologne, de Paris, l'Ecole de Salerne fut un des plus intenses foyers d'érudition scientifique et mérita le nom de : *Civitas Hippocratica.* Eminente du XIe au XIIIe siècle, elle déclina à partir du XIVe siècle. Située sur le chemin des croisades, elle se trouva par cette circonstance en rapport à la fois avec les deux civilisations levantine et occidentale. Dans ce flux et reflux d'hommes et de pensées, elle fit un mélange de tous les courants intellectuels qui parcouraient alors le vieux monde. Au début, empirisme et superstition régnèrent en maîtres dans la cité sicilienne; les reliques et les saints formaient les principaux agents de la thérapeutique. Peu à peu, une science plus sérieuse prit racine, et les œuvres d'Hippocrate et de Galien devinrent le code et le guide de la doctrine médicale. Jean le Milanais, dans un petit livre écrit en vers léonins, vers construits de manière à en faire rimer le milieu et la fin et traitant des : *Préceptes diététiques de l'Ecole de Salerne,* donna à cette université un lustre inouï. Les dogmes de ce code de santé étaient plutôt agréables, et nos hygiénistes ne sauraient les désapprouver bien que traduits en vers de mirlitons.

D'un air pur et serein connaissez l'avantage;
Des égouts, des marais, craignez le voisinage;
    Choisissez une nourriture,
    Simple et conforme à la nature;
Mangez de bons œufs frais, n'en perdez point le lait;
Prenez de forts bouillons, buvez du vin clairet;
Veux-tu vivre longtemps, borne ton appétit;
Le sobre ne meurt point, le médecin l'a dit.
Bois souvent en dînant, jamais hors des repas.
    Si pour avoir trop bu la veille,
    Tu te sentais mal au matin,
    Visite à nouveau la bouteille,
    Il n'est pas meilleur médecin.

L'ESCHOLE
DE
SALERNE,
En vers Burlesques.

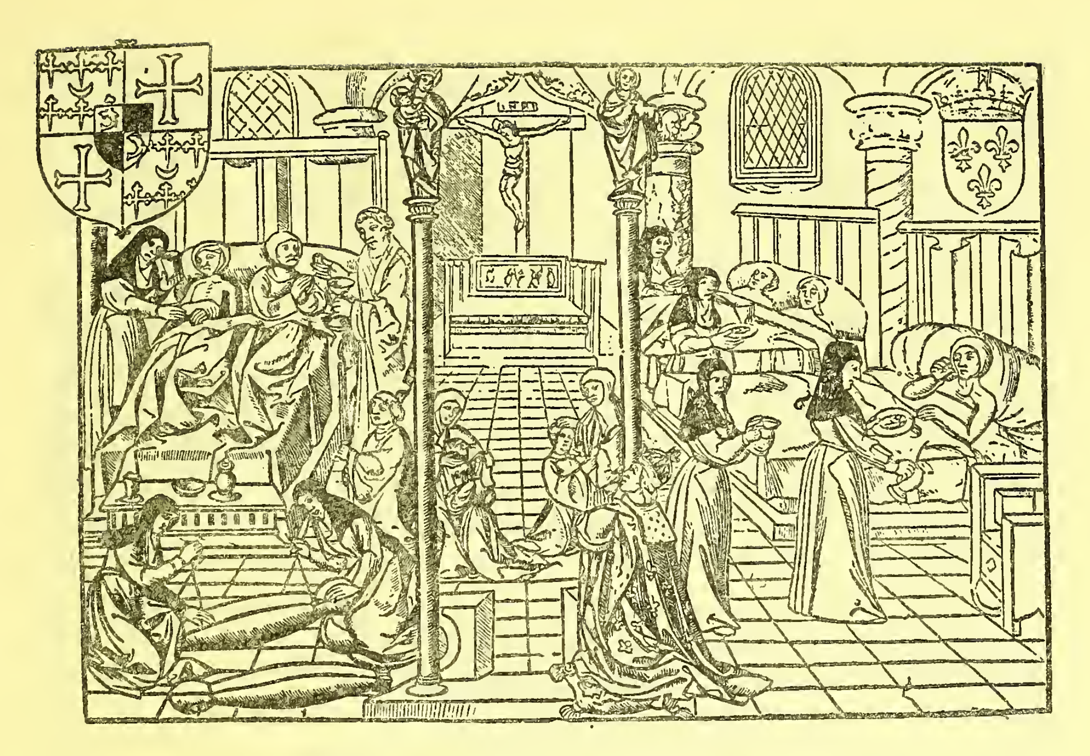
Ce qui rend vn malade maigre,
C'est quand il ne dort aisément :
L'ortie appaise son tourment,
Empesche aussi qu'il ne vomisse
Mieux que ne feroit la reglisse.
Sa graine iointe auec le miel
Des coliques chasse le fiel,
Elle guerit toux envieillie,
Et du poulmon chasse la lie
Qui le rend froid & langoureux,
Le fait deuenir vigoureux,
L'enflure du ventre elle abbaisse,
Fait mesme que la goute cesse.

De Vrticâ.
Ægris dat somnum, vomitum quoque tollit & vsum.
Illius semen colicis cum melle medetur,
Et tussim veterem curat si sæpe bibatur.
Frigus pulmonis pellit, ventrisque tumorem.
Omnibus & morbis ea subuenit articulorum.

Benjamin Tudela, médecin juif, disait en l'an 1165 que Salerne était le meilleur séminaire de la médecine parmi les fils d'Edom. Salerne recommandait la menthe contre les vers, la mauve pour les retards, la sauge contre les tremblements de mains, l'aunée contre les hernies, le cresson contre la calvitie, le poireau contre la stérilité féminine, la saignée contre les maladies infectieuses. Un de ses chirurgiens, Roger, imagina le drainage des plaies avec des tubes de vieille écorce.



La Cautérisation des plaies au Moyen Age.



Une salle de l'Hôtel-Dieu de Paris.
(Gravure sur bois du XVIe siècle. Biblioth. de Bruxelles).

LA THÉRAPEUTIQUE AU MOYEN AGE

Au milieu de l'obscurité profonde qui enveloppe le moyen âge, seule brille d'un vif éclat l'Ecole de Montpellier. Comme Salerne, dérivée des Arabes, comme elle, dépositaire de la science médicale et de la tradition antique, l'Ecole de Montpellier vit accourir de toutes parts ceux qu'intéressait l'étude de l'homme. Arabes et Juifs vinrent s'y perfectionner ou s'ériger maîtres à leur tour. Montpellier *ubis fons est artis physicœ* a connu d'illustres personnages dont le nom ne disparaîtra jamais; Michel Nostradamus, Guy de Chauliac, Arnaud de Villeneuve, Guillaume Rondelet, Bernard de Gordon, le tant admirable et tant aimé François Rabelais, Jean Astruc, Théophraste Renau-

dot, Chirac, Vieussens, Ferrein, Bordeu, Barthez, pour ne parler que des anciens en dehors de toute classification chronologique. Malheureusement, la fréquentation des Arabes contribua à plonger l'Ecole de Montpellier dans l'incohérence des sciences occultes dont se nourrissait le monde chrétien. Bernard de Gordon qui intitula sa pratique médicale *Le lys de la médecine*, reflète au IV[e] siècle le goût d'une époque préoccupée jusque dans le traitement des maladies, du surnaturel le plus bas et le plus ridicule. Comme exemple, nous citerons le remède proposé pour l'épilepsie et que Paracelse recommande également : *Cum aliquis est in paroxysmo, si aliquis ponat os supra aurem patientis, et dicat ter istos tres versus, procul dubio statim surgit :*

Gaspar fert myrrham, thus Melchior, Balthazar aurum
Hec tria qui secum portabit nomina regum,
Solvitur a morbo, Christi pietate, caduco.

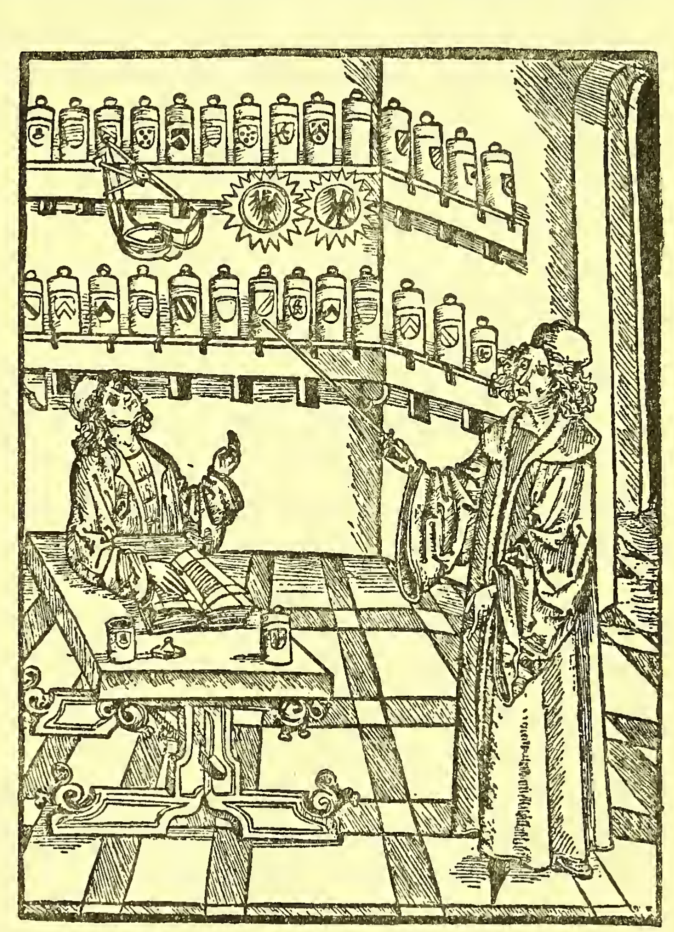
*
* *

En dehors de Montpellier, par toute l'Europe, le haut moyen âge marque dans l'évolution de l'esprit humain plus qu'un arrêt, un recul véritable. Le monde gréco-latin, en s'écroulant, a ramené les peuples vers la barbarie. Tout ce que le génie des Anciens avait trouvé dans les différents ordres de l'activité sociale et intellectuelle, toute cette belle civilisation, que l'on admirera dans quelques siècles avec un engouement peut-être excessif, tout cela a disparu du souvenir comme de la pensée des hommes. Une nuit opaque enveloppe d'épaisses ténèbres toutes les intelligences; seules règnent la force et la brutalité. Et, phénomène singulier, tout comme aux temps mythologiques, ce sont encore les castes théocratiques qui restent seules gardiennes et dispensatrices de la culture d'autrefois. La vie intellectuelle s'est confinée dans les monastères; les moines et particulièrement les Bénédictins s'attachent à transcrire les monuments scientifiques et littéraires échappés à la lente destruction du temps, à celle plus rapide et plus impitoyable des hommes.

Dès le VI[e] siècle, la règle de Saint-Benoît imposait à ses adhérents la tâche de copier les manuscrits; et comme les traducteurs de Bagdad, ils s'y employèrent avec un zèle qui les a rendus

célèbres et dont nous leur devons un gré infini. Au VIIIe siècle, avec Alcuin, collaborateur de Charlemagne, on vit les copistes se multiplier encore davantage. La situation du clergé régulier et séculier, dominant par son savoir les masses populaires, seigneurs et vilains, l'appelait nécessairement à pratiquer la médecine. Aux temps héroïques de la Grèce, l'art médical s'exerçait dans les temples d'Esculape ou de ses parèdres; plus tard, les écoles de médecine arabes furent annexées aux mosquées. A l'aurore de notre civilisation, la médecine trouva son refuge à l'ombre des sanctuaires chrétiens. La vie des peuples est un perpétuel recommencement. L'Eglise, dans ces temps sombres, encourageait ses prêtres à porter secours aux malades. La Bible ne dit-elle pas : *Honora medicum propter necessitatem ; etenim illum creavit Altissimus.* Jésus-Christ ne fut-il pas un grand guérisseur? Et les miracles des saints ou de leurs saintes reliques ne se rapportent-ils pas, pour la plupart, à des maladies subitement disparues par leur puissante intercession?

La médecine, née dans les cloîtres, demeura longtemps ecclésiastique. Presque tous les médecins étaient chanoines, comme Obizon, médecin de Louis VI le Gros; comme Pierre Lombard, chanoine de Chartres, médecin de Louis VII, comme Rigord, médecin de Philippe-Auguste, chanoine de Saint-



Galienus der groß artzet spricht in primo simplicium formacorum das es nit müglichen sy zu samen zu setzen ein natürliche vermischunge / es sy plaster

Galien discourant sur les simples pharmaceutiques.
(*Bois allemand du XVIe siècle.*)

Denis. Ils consultaient chez eux, c'est pourquoi on les appelait „ médecins reclus ". „J'ai vu, dit un historien, maître Tacquet „ qui avait trois crocs; en l'un étoient enfilées des recettes „ de médecine de *Succo rosarum* et de *diacarthami;* au „ second, étoient des ordonnances pour les saignées; et au „ troisième pour des clistères; or, quand par une petite fenêtre, „ qu'il avoit à sa salle, il avoit jugé ce qu'il falloit au malade, il „ tiroit de l'un des crocs la recette pour la saignée ou pour la „ médecine. "

A Paris, ces prêtres-médecins se réunissaient à Notre-Dame, *ad cupam nostrœ Dominœ,* et là, examinant les malades réunis au parvis, leur regardaient la langue, tâtaient le pouls, interprétaient les urines; ils distribuaient ainsi des conseils, indiquaient le traitement que devaient appliquer les praticiens, comme eux engagés dans la cléricature. En 1452 seulement, grâce au cardinal d'Estouteville, les médecins ne furent plus astreints au célibat et aux ordres ecclésiastiques.

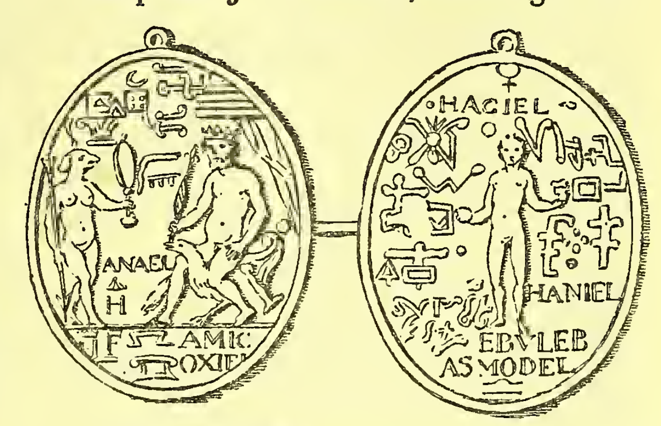
*
* *

En ces temps lointains, l'astrologie était la grande affaire, et ce besoin de demander aux astres le secret des destinées humaines a duré fort longtemps. Chilon, un des sept Sages de la Grèce, fut l'initiateur de cet art. Il disait avoir découvert dans le ciel les germes et les principes de nos divers tempéraments. Les Romains adoptèrent ces croyances, que les Arabes étudièrent et perfectionnèrent.

Le Soleil représente la tête, le cœur, la moelle allongée, l'œil droit; Mercure réglemente la langue, les mains, le système nerveux; Saturne commande au foie, à la rate, à l'oreille droite; sur Jupiter, reposent la région ombilicale, les intestins, la poitrine. Le chyle, le sang, les narines relèvent de Mars; Vénus est la maîtresse de l'alcôve, de la bonne chère, de l'embonpoint; la Lune protège l'œil et l'oreille gauches, les poumons, l'estomac. La tête a sept trous appartenant à sept planètes. Saturne et Jupiter tiennent les deux oreilles; Mars et Vénus, les deux narines; le Soleil et la Lune, les deux yeux. Mercure se contente de la bouche.

Sous la Renaissance, Marie de Médicis peupla la Cour de France d'astrologues venus de tous les pays. L'un d'eux, ayant

dit la bonne aventure au pape Paul III, reçut en récompense l'évêché de Civitta-Duccale; les cardinaux d'Ailly et de Cusa travaillent à l'horoscope du Christ. La Rivière, médecin de Henri IV, fit l'horoscope du dauphin. J.-B. Morin, astrologue de Mazarin, est doté d'une pension de 2000 francs. Au XVIII[e] siècle, des astrologues prédirent à Voltaire qu'il mourrait à trente-deux ans. „ J'ai eu la malice, disait-il en 1757, de les tromper de près de trente ans, de quoi je leur demande humblement pardon."



Talisman magique de Catherine de Médicis.

Un chercheur aussi habile que naïf, Lorta, mit en vogue le système de la signature des plantes, en vertu duquel on admettait que Dieu avait mis dans les végétaux des signes indiquant la partie du corps dont ils assuraient la guérison : le myosotis qui enroule ses tiges en queue de scorpion est bon pour les piqûres de cet animal, etc.

Ce fut alors la plus grande vogue du plus grossier empirisme, en dehors du Grand Albert, livre de recettes basées principalement sur l'occultisme et que, dans les campagnes, l'on vendait encore en cachette il y a quelques années. On vit éclore à ce moment la plus fantastique thérapeutique, basée sur la plus folle imagination.

Elle traversa les siècles suivants, et de nos jours encore, on en peut retrouver les traces qui subsistent, précisément à cause du merveilleux et de l'incompréhensible sur lesquels elle s'appuie.

On évite les piqûres de puces en disant: *Och, och, och!* Pour se préserver de la rage, il faut manger une pomme où sont inclus les mots : *izioni, kirioni, ezzeza, knies, fez, hax, lax, max, Deus adimax.*

Pour guérir un goître, il le faut faire toucher par la main d'un mort; semblablement disparaissent les écrouelles; la carie dentaire s'arrête devant une dent de mort, et la mousse de cadavre combat les épistaxis. Pour l'insomnie, Gilbert d'An-

gleterre conseille d'attacher une truie dans le lit du malade. Quand on a des fourmis, il faut, avec un doigt de la main gauche enduit de salive, faire un signe de croix sur le membre engourdi. En chatouillant la plante des pieds, on arrête l'éternuement; avec des lotions d'eau bénite, on guérit les furoncles; en mettant, la nuit, des oignons devant la porte de son voisin, on les lui passe charitablement. Une grenouille placée dans la poche d'un fiévreux, et à son insu, abaisse sa température; brûler le joug des bœufs prolonge l'agonie des vieillards. La beauté du quatrième livre de l'Iliade faisant oublier les plus fortes souffrances, il faut au cours d'un accès de fièvre quarte placer ce livre sur la tête. Lorsque l'élan a une crise d'épilepsie, il met son pied gauche de derrière dans l'oreille correspondante; il s'ensuit que l'ongle de ce pied doit guérir toutes les maladies convulsives; privilège partagé par la corne de licorne.

„ Un Anglais ayant caché entre sa chemise et son estomac „ un petit sac rempli de safran, pour éviter d'en payer la douane, „ il n'eut aucun soulèvement de cœur comme les autres qui „ étoient avec lui dans le vaisseau."

Si la tisane de jus d'hysope facilite l'expulsion du fœtus mort, l'essence de romarin remplace le forceps, et l'écorce de grenadier posée sur le ventre arrête les hémorrhagies puerpérales. Si le satyrion et la mandragore sont aphrodisiaques, la mauve et la laitue s'ornent de propriétés contraires, cependant que le chardon bénit fait merveille dans l'orchite. Raisins, jujubes et pruneaux s'utilisent contre les affections pulmonaires. Le vin de buglosse, l'ellébore blanc, des tranches de concombre s'offrent pour brider la frénésie; mais quand le diable est en cause, il faut recourir aux exorcismes. La graine de persil se rit de la calvitie. Le genet, le chiendent, le genièvre, parce qu'ils facilitent la diurèse, se donnent contre l'ascite, les œdèmes, l'anasarque, les affections du foie; sur les hémorrhoïdes on étale une feuille de tabac. Aux agonisants, on fait avaler de la canelle, de l'eau de mélisse aux cardiaques, des dragées de noyaux de cerises aux obèses, et de la graine de panais aux graveleux.

Les animaux et leurs produits faisaient en abondance l'ornement de l'arsenal thérapeutique moyenâgeux. Maintenant encore, un pigeon vivant coupé en deux et tout sanglant collé sur la tête des méningitiques, reste l'ultime espoir de bien des parents. Aux rétrécis de l'urèthre, on prodiguait le vin de clo-

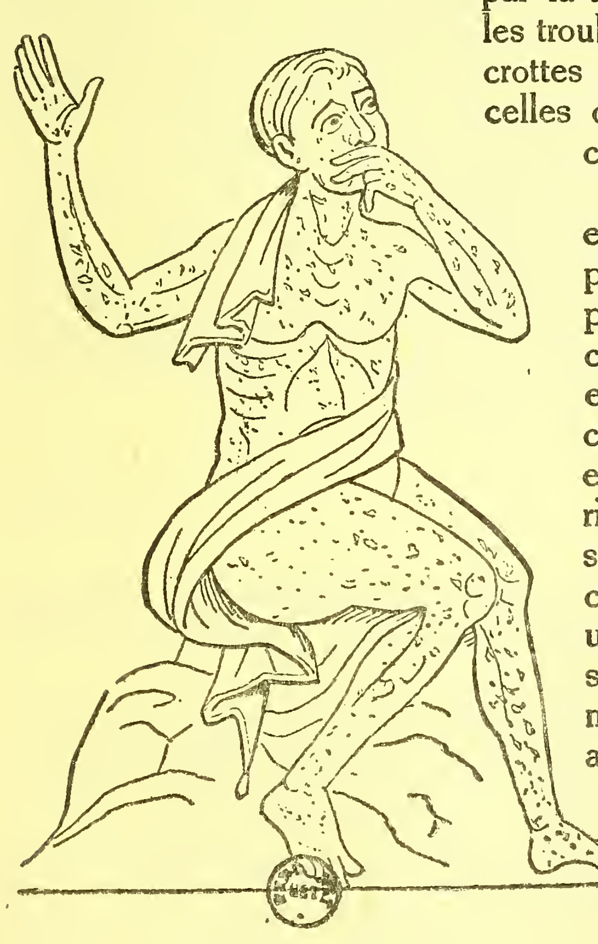


Une Clinique au XVe Siècle

(D'après une miniature du temps.)

Édité par la "Pipérazine Midy". *Devambez Gr.*

portes, le fiel de carpe, les abeilles, une punaise délicatement incluse dans le méat urinaire; les incontinents, au contraire, ont le choix entre un repas de cervelle de lièvre, de poudre de hérisson, de souris ou de limace, de gésier de coq, de verge de cochon ou de vulve de truie. Le foie reprend sa quiétude avec la corne de cerf, les poux, les cloportes, le foie d'oie, les calculs biliaires du bœuf; la rate aime la rate du porc. Une tanche vive placée la tête en haut sur le nombril, fait désenfler le ventre; un jeune chien posé sur l'estomac rétablit cet organe. En mettant du lard dans l'anus, on y sent accourir les lombrics. Contre l'empoisonnement par les champignons, rien ne vaut la mastication de fiente de poule; par l'urine de vache on guérit les dartres; par le crottin de cheval, les pleurésies; par les crottes de chien, on arrête la diarrhée; par la fiente de porc et d'âne, les saignements de nez; par un cataplasme de bouse de vache, les coliques; par la fiente d'oie, la jaunisse et les troubles vertigineux. Avec des crottes de chèvre, on urine; avec celles d'une brebis, on défèque copieusement.



Le Syphilitique.

En tenant du lard salé entre ses doigts, on n'a plus la fièvre tierce; l'hippocampe débarrasse des crampes et des hémorrhoïdes et les escargots des bronchites; le musc est tonique et aphrodisiaque. Pour guérir un panaris, il faut mettre son doigt dans l'oreille d'un chat, ou s'enrouler à la base un ver de terre. Les crapauds sont employés de toutes les manières; ce malheureux animal, dont les yeux sont pourtant si jolis, connut au moyen âge les supplices les plus effroyables et les plus raffinés.

Pour lutter avantageusement contre la piqûre de la tarentule, il faut faire de la musique devant le malade, en l'obligeant à danser; le traitement dure quatre à cinq jours et doit être répété tous les ans.

Le corps humain lui-même entrait dans la matière médicale. Louis VII était fort abattu, ses médecins estimant que cette asthénie provenait d'une excessive continence, subrepticement introduisirent dans son lit une gracieuse jeune fille; le roi la repoussa avec une chaste indignation.

Les menstrues de vierge, le baume de chair de pendu guérissent la goutte. Longtemps, la graisse humaine fut l'objet d'un trafic important; exécuteurs et garçons d'amphithéâtre fournissaient ce produit. La momie, la poudre de momie, l'huile de momie s'utilisaient avec profusion; et comme on n'avait pas toujours des momies d'Egypte à sa disposition, d'ingénieux industriels y suppléaient par des préparations bitumineuses. La poudre de crâne humain, les os de mort, les cheveux, les rognures d'ongles, le cerumen, le lait de femme, la salive servaient à la composition de remèdes propres à tout. L'urine constituait un médicament universel utilisé sous forme de gargarismes, de lavement, comme boisson, pour laver les engelures et les plaies. La fiente humaine, sous le nom gazé de *soufre occidental,* avait aussi ses applications, car elle est digestive, amollissante, maturative ; elle guérit les plaies, la podagre, préserve de la peste, etc., et c'est un remède facile à se procurer partout, même en voyage.

*
* *

La recherche de la pierre philosophale, toutes les expériences d'alchimie dont cette recherche fut l'occasion, amenèrent la découverte et l'utilisation des métaux et de leurs sels.

On préparait de l'or potable, en faisant dissoudre de vieux doubles ducats dans une mixture sur feu doux, composée de sel gemme, d'huile, d'eau-de-vie, etc.; elle servait pour la lèpre et les maladies incurables.

Contre les coliques du miserere, on faisait avaler soit du mercure cru, soit des balles de mousquet; ou bien le malade placé sur un chariot était violemment promené dans de mauvais

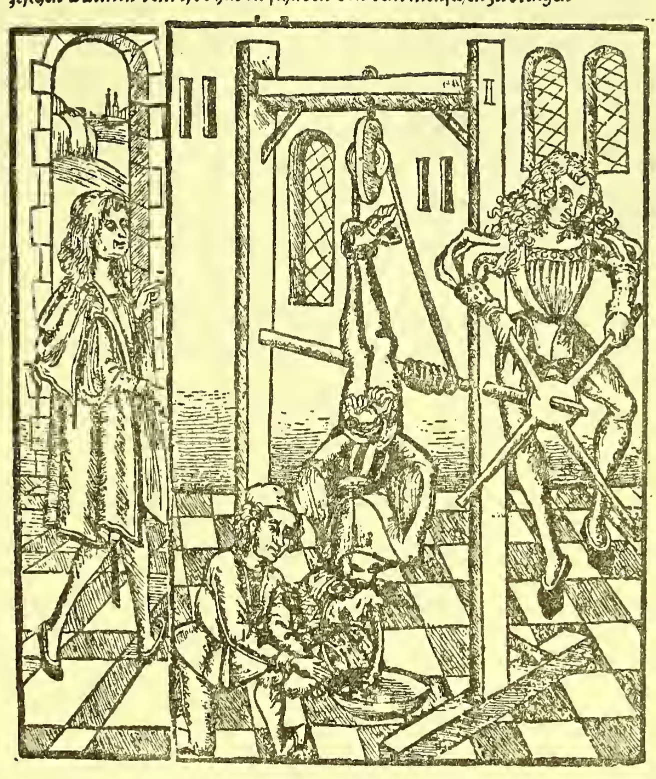
chemins; on lui insufflait aussi de l'air dans l'anus, au moyen d'un soufflet.

L'eau rouillée était recommandée pour l'anémie, et cette coutume, comme bien d'autres, dure encore.

Dans les onguents, sels de plomb, cuivre, mercure, étain, entraient largement. Et tout cela n'était pas absolument grotesque.

Les pierres précieuses devaient à leur rareté, à leur origine exotique, à des préjugés vieux comme le monde, des pouvoirs curatifs merveilleux. Le diamant, la topaze, la chrysolithe guérissaient le foie; l'émeraude avait „ vertu érective "; le saphir fermait les plaies intestinales; l'hyacinthe avait un pouvoir soporifique; les perles étaient cordiales; le corail arrêtait la spermatorrhée, guérissait la migraine, etc.

Das vij capitel diß fierden tractatcs würt dich leren so ein mensch slangẽ oder and' wüꝛ m des glychen würm in dem lybe hat on schaden von dem menschen zů bringen



Procédé employé au XVI[e] siècle pour faire rendre un ver avalé par hasard. (*Bois allemand.*)

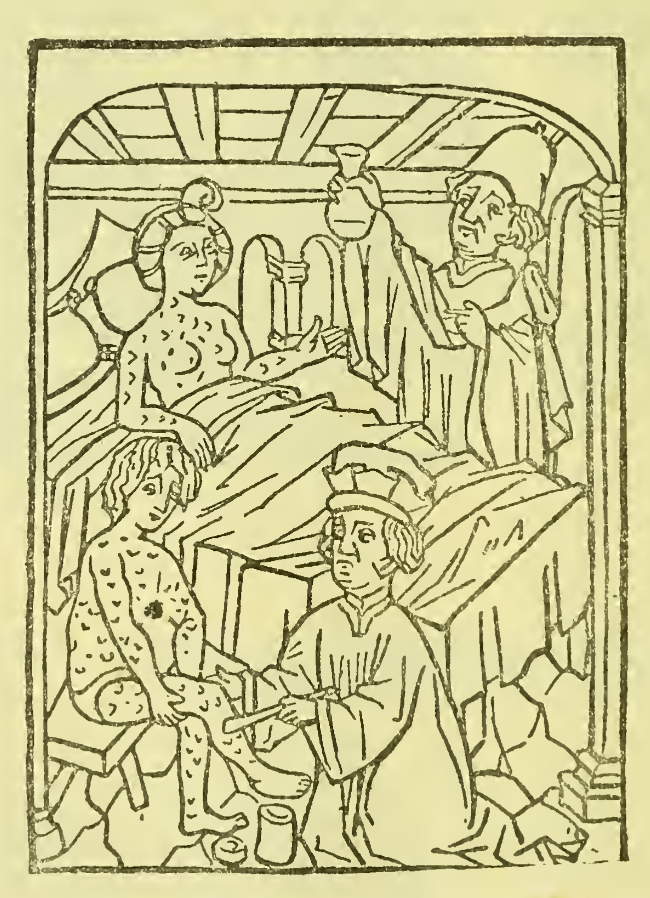
*
* *

Nous nous sommes un peu étendus sur tous ces remèdes, fruits de l'empirisme et de la superstition, parce que leur usage s'est maintenu fort longtemps après le moyen âge, et pour beaucoup subsiste encore, et que nous ne voulons plus y revenir.

Au milieu de ce fatras de recettes, et nous en avons

négligé un grand nombre, et nous avons laissé de côté le culte médical des saints, des reliques, des pierres, des autels, des fontaines, des arbres, on remarquera que, de ces recettes, il en est dont nous nous servons actuellement avec des données scientifiques, telles que celles se rapportant à l'opothérapie, à la psychothérapie, à l'élimination des produits toxiques, aux médicaments cardio-pulmonaires, etc.

L'empirisme du moyen âge ou des époques suivantes, a, tout comme l'empirisme gréco-arabe, préparé l'interprétation rationnelle de faits bien observés, et ouvert le champ à de fructueux travaux sur la pathogénie et la thérapeutique expérimentale.



Traitement de la Syphilis.
(D'après un bois du XVe siècle.)



Andre del Sarte · l'Hôpital Saint-Mathieu.
(*Musée de Florence.*)

LA THÉRAPEUTIQUE
A LA
RENAISSANCE

La Renaissance fut une véritable révolution; un souffle d'émancipation secoua la torpeur des esprits et l'on voulut faire table rase de ce qu'avait légué le moyen âge. Tous les hommes clairvoyants comprirent que l'on avait perdu près de dix siècles, que le progrès consistait à revenir en arrière et à reprendre la tradition, telle qu'elle existait avant l'invasion des barbares et l'apparition de l'Evangile. Un goût passionné pour les voyages, une soif intense d'inconnu, un besoin très accentué de soumettre à la critique et de ne pas accepter des opinions sans contrôle, un désir violent de se rebeller contre les autorités diverses qui asservissaient la pensée, contribuèrent à accélérer cette évolution. La caravelle de Christophe Colomb apprit que l'on ne connaissait du monde que la moitié; et de hardis navigateurs, en faisant le tour de la terre, jetèrent dans les cerveaux, avec des idées nouvelles, un enthousiasme propre à l'éclosion de découvertes

sensationnelles. Il faut ajouter à cela l'invention, en 1436, de l'imprimerie, qui diffusa la pensée humaine et multiplia les contacts entre le génie des anciens, l'esprit de rénovation des modernes et les masses populaires engourdies. Pendant que les réformateurs apprenaient l'hébreu, afin de lire la Bible dans le texte, les médecins se livraient ardemment à l'étude du grec pour exactement connaître l'enseignement des Ecoles de Cos, de Cnide, d'Alexandrie, de Constantinople et de Rome. Cette alliance avec les lettres, cette communion intellectuelle avec les grands hommes de l'antiquité, leur apprit à lire, à écrire, à penser; ils devinrent des artistes du verbe, et gagnèrent en considération comme en influence. La haute culture de l'esprit puisée aux sources éternelles du génie grec, en fit des hommes, non seulement instruits, mais de bonne compagnie. Jusque-là, selon l'adage, on ne les avait supportés que *propter necessitatem;* on s'accoutumait maintenant à les considérer comme aussi respectables que les théologiens et les juristes. Les problèmes de la vie et de la santé apparurent non moins intéressants que les considérations sur le salut et le droit. Ils restaient, malgré tout, très attachés à la religion traditionnelle de la France; les écoles de médecine ouvraient le 18 octobre, jour de la fête de Saint-Luc, patron des médecins. La lecture d'Hippocrate les amena à simplifier la thérapeutique, à s'évader de la polypharmacie arabe, à substituer aux raisonnements à perte de vue l'observation et l'expérience.

On ne dépouille pas brutalement et d'un seul coup le vieil homme; le heurt violent qui mit en présence l'Antiquité classique et le moyen âge ne brisa ni l'un ni l'autre; il y eut une fusion, un amalgame, et la Renaissance ne se débarrassa pas complètement de la scolastique et de l'alchimie. Cette unité de pensée, dont le respect poussé jusqu'au fétichisme, immobilisait les intelligences, disparut dans cet effort d'émancipation. Les opinions se firent diverses, individuelles, et de leur choc jaillirent des connaissances nouvelles.

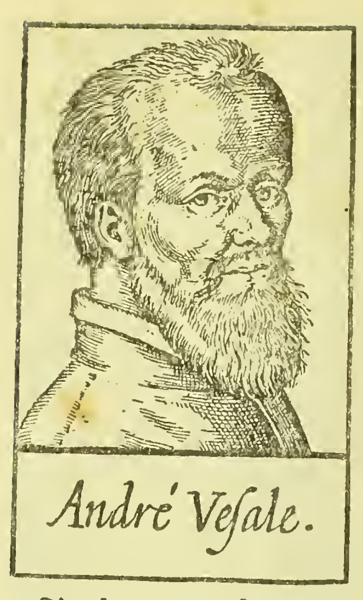
* * *

Paracelse fut l'artisan de cette évolution médicale. Né à Bâle, suivant Bordeu, ce fut „le plus fou des médecins et le plus médecin des fous". Esprit aventureux et indépendant, dès qu'il eut terminé ses études, il se mit à parcourir le monde. Il allait au hasard, sac au dos, la rapière au côté, émerveillant les

peuples par sa pittoresque éloquence. Cette rapière, il la montrait avec orgueil, car il la tenait, disait-il, d'un bourreau d'Allemagne; et, dans sa garde, était emprisonné un génie familier, Azoth, véritable talisman, où il puisait toute sa science et toute son inspiration. Sur son chemin, il interrogeait „ barbiers, vieilles femmes, bohémiens, tondeurs de chiens, et même bourreaux". Il prédisait l'avenir d'après les astres et les signes de la main; il évoquait les morts. Très rapidement, il acquit une somme énorme de connaissances et fit des cures étonnantes. Plein d'admiration pour sa personne, affectant un dédain arrogant, il ameuta contre lui des jalousies féroces et des haines terribles. Ivrogne invétéré, son cerveau restait lucide au milieu de la plus flagrante ébriété; et il continuait à traiter les questions de médecine les plus transcendantales, accablant d'invectives superbes et imagées tous ceux qui portaient ombrage à sa personnalité. Nommé professeur de médecine à Bâle, il inaugura son cours en brûlant publiquement devant la foule accourue pour



Paracelse.
(D'après une gravure allemande.)



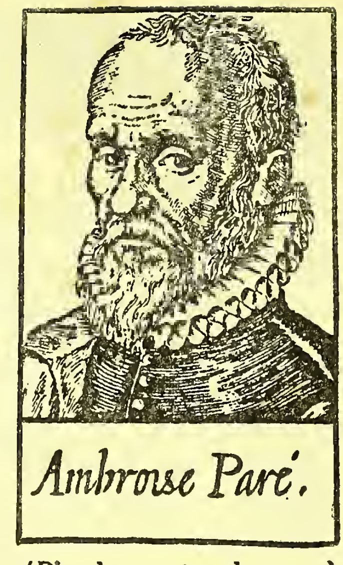
D'après un cuivre du temps.

l'entendre, les œuvres de Galien et d'Avicenne, comme dix ans auparavant, Luther avait jeté au feu sur la place de Wittemberg les bulles et les décrétales. Il affirmait que les cordons de ses souliers en savaient davantage que ces deux prétendus grands hommes. Seule lui importait l'expérience acquise par l'étude des hommes, et non la science livresque; il proclamait la supériorité des médicaments chimiques ou spagyriques, et s'élevait contre la pharmacopée végétale. Il sut mieux que ses devanciers, préparer des extraits de plantes, des teintures martiales, des composés sulfurés; il imagina le laudanum, le baume opodeldoch, faisait usage des sels de mercure, de plomb, de l'arsenic, du zinc, du cuivre, connaissait l'acide muriatique, l'alun, et préconisait surtout la „ très noble, très précieuse et „ tant divine essence de la fleur d'antimoine, qui guérit toutes „ les maladies ". Malheureusement, il s'adonnait à la cabale et au mysticisme scolastique. Son mérite consiste à avoir secoué la médecine médiévale. Il n'était pas dépourvu de théories singulières. „ Le fond de la médecine, disait-il, c'est d'administrer „ à chaque organe, ce qui lui est anatomiquement semblable ". Le citron a la forme d'un cœur, il en faut donc donner aux cardiaques; les grains de grenade ressemblent aux dents, elles sont bonnes pour les dents, etc. Il ne voulait pas de purgations qui chassent du corps des principes utiles; pas de saignées trop dangereuses; pas de lavements, pratique grossière et indigne d'un médecin; il s'élevait en définitive, contre toutes les idées régnantes.

* * *

A côté de Fernel, à côté de Vésale, Faloppe, Eustache, plus connus comme anatomistes, se présente la belle figure d'Ambroise Paré, aussi bon chirurgien que judicieux médecin. Parti de très bas, de l'humble boutique d'un barbier, où il servait en qualité d'apprenti, il est resté la gloire de la Renaissance médicale. Sa vie, aussi noble qu'utile, est trop connue pour que

nous l'esquissions ici. Nul n'ignore sa lutte avec la Faculté de Médecine de Paris tracassière; elle lui reprochait son ignorance du latin et jalousait les faveurs dont il était comblé par la Cour et par le Roi. Il n'eut pas été de son temps s'il n'en avait pas épousé les erreurs et les préjugés. Il croit au basilic dont le seul regard produit la mort et qui meurt à son tour de l'haleine de la belette; il admet les diables, les sorciers, les dragons. Il s'élève cependant contre le charlatanisme et écrit : „ Barbiers et apo- „ thicaires font souvent ouvrir le ciel „ par leur impéritie ". La corne de licorne lui semble très recommandable; il est convaincu de la valeur thérapeutique de l'antimoine, mais n'ose trop le dire de peur de se compromettre. „ Quelques-uns approuvent et recommandent „ fort l'antimoine, alléguant plusieurs expériences qu'ils ont vues; „ toutefois, parce que l'usage d'icelui est réprouvé par Messieurs „ de la Faculté de Médecine, je me départirai d'en rien décrire „ en ce lieu ". On n'est pas plus finement ironique. Il préconise un traitement original du bubon. „ On pourra prendre une poule „ commune qui ponde afin qu'elle ait le cul plus ouvert, et leur „ faudra plumer et mettre dedans deux ou trois grains de sel „ profondément, afin que l'acrimonie du sel irritant le boyau „ culier, le leur tienne toujours ouvert, et leur tenir le cul dessus „ la bosse ou charbon, leur serrant parfois le bec afin qu'elles „ attirent plus vivement le venin. Cette attraction faite par le cul „ des poules attire plus le dit venin que ne fait la ventouse ".

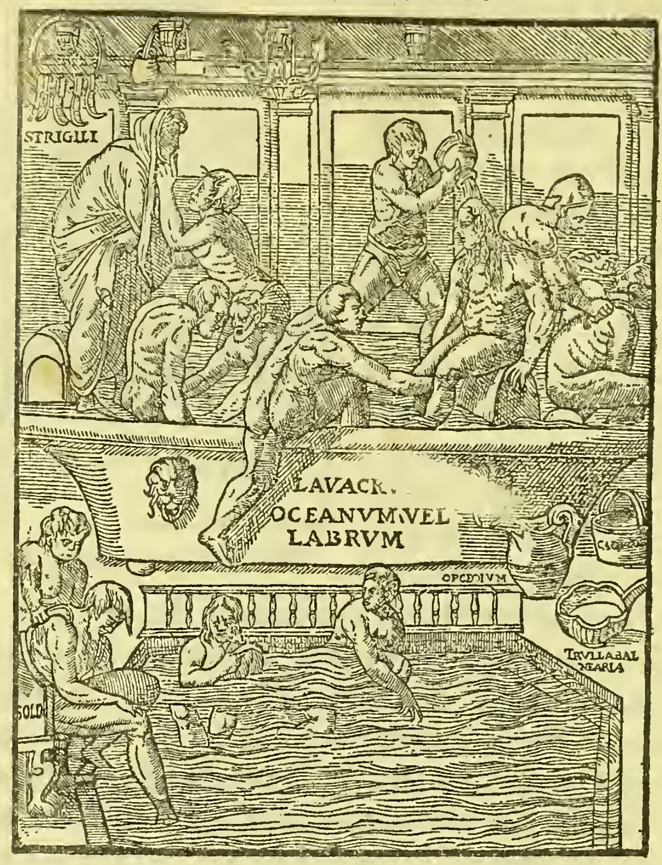


(D'après un cuivre du temps.)

*
* *

Si les médecins ne s'amusaient pas toujours, comme on le voit dans une ordonnance de Henri II, où on leur enjoint de goûter les excréments de leurs patients „ et de leur impartir toute autre sollicitude ", il en était d'assez joyeux, tel Marc Miron, médecin de Henri III, Notre vieux confrère avait traité certains seigneurs de la Cour pour de secrètes maladies; il n'eut pas à se louer de leur zèle à s'acquitter près de lui : pour se venger, il

ARTIS GYMNAST.



La Piscine au Gymnase.
(*L'Art de la Gymnastique.* 1577.)

publia leurs observations avec noms et détails, ce qui le fit chasser de la Cour en 1588. Un autre, et il a eu dans ces dernières années un imitateur dans la personne d'un pharmacien de Paris, à ce titre célèbre, un autre, dit Palissy, prétendait juger les maladies par la seule inspection des urines. On lui en apportait donc dans des bouteilles; mais il avait organisé dans sa maison tout un système habile d'inquisition, pour circonvenir les consultants, à qui l'on faisait faire antichambre jusqu'à ce qu'ils eussent fourni à des compères toutes indications utiles à éclairer l'astucieux médecin; à ce jeu, il acquit une honnête fortune.



On continuait à utiliser des médications extravagantes, comme le fameux bouillon d'or, obtenu en introduisant une pièce d'or dans un poulet que l'on faisait bouillir, et dont le consommé se trouvait doté de propriétés admirables. Pour la goutte, on recommandait de vomir après avoir „ crapulé ", et d'avaler une macération de genêt dans du vinaigre.

De nouveaux produits entraient dans la matière médicale, et c'est là l'originalité de la période qui nous occupe. On se servait de gommes et de résines, de la thérébentine pour la chaude-pisse, „ ainsi que l'expérimentent ordinairement les ribaux et

putassiers ", du camphre comme anti-aphrodisiaque. Rabelais, à ce sujet, préconisant une autre méthode, dit „ que la concupis-„ cence charnelle est réfrénée par cinq moyens. Premièrement, „ par vin pris intempérament; secondement, par certaines drogues „ et plantes telles que saule, chénevé, tamarin, mandragore, „ ciguë, la peau d'un hippopotame; tiercement, par labeur assidu; „ quartement, par fervente estude; quintement, par l'acte véné-„ rien ". Contre le mal de mer, le spirituel conteur recommande de bien manger et de bien boire avant de s'embarquer; pour dormir, il suffit de lire les sept psaumes de la pénitence; au 3e verset le sommeil survient irrésistiblement.

On se sert de l'opium, du pavot, de la morelle, de la jusquiame.

La chimie fournit le réalgar, l'orpiment, le mercure, l'étain, la teinture de Mars, la limaille d'argent, l'or, „ utile et profitable à toutes les maladies "; la chaux vive pour faire des cautères, le soufre pour les poumons.

***

Albucasis écrit : „ L'entretien „ et le rétablisse-„ ment du bon fonc-„ tionnement d'un „ organe se fait par „ l'organe sem-„ blable, car cha-„ que corps et „ chaque portion „ de corps a sa „ propriété spé-„ ciale. "

On emploie donc les testicules de bélier et de renard, le sperme d'âne contre l'impuissance; le poumon de renard pour



Les Bains de Plombières (Vosges).
Bois de Huggelin (Mulhouse 1559.)

les poumons; lacervelle de moineau pour les frénétiques; les trochisques de vipère comme antivenimeux, la grenouille qui rentre dans l'emplâtre de Vigo. „ Le front d'une tête de bon „ entendement appuyé sur celuy de l'imbécile profite beaucoup „ pour la corroboration d'iceluy". Purgations, saignées et lavements sont toujours en faveur et continueront. On donne même des clystères d'eau bénite pour prévenir les conséquences de la paillardise. Paré se sert de l'huile de petit chiens „fameux secret", d'oignons crus pilés avec du sel pour les brûlures, de bezoard.

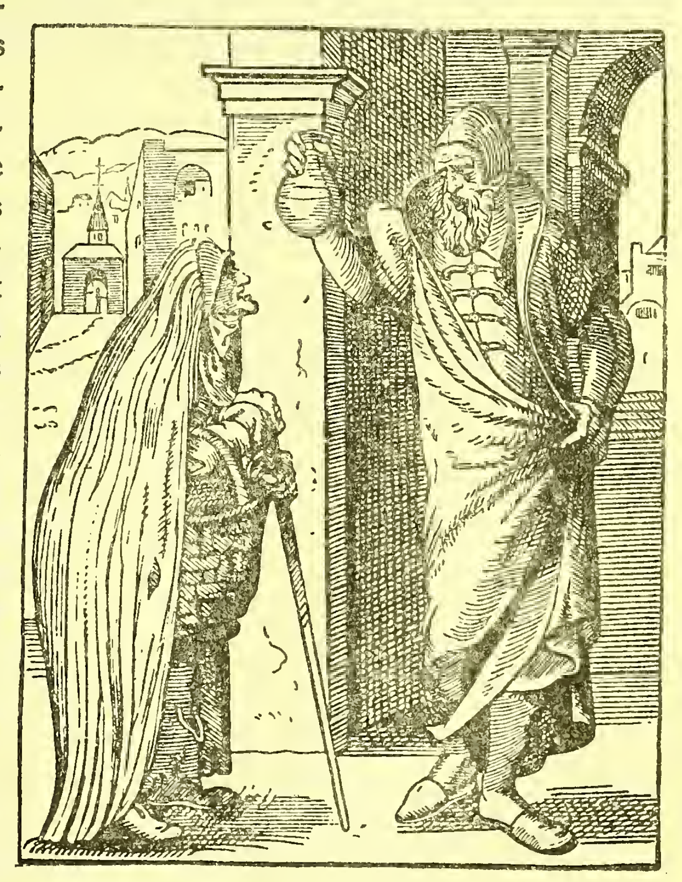
***

Des médicaments, le plus recherché était cette célèbre thériaque dont la vogue a duré 1800 ans, et qui vient seulement de disparaître du Codex. „ C'est, dit Avicenne, le plus sublime des „ médicaments composés et le meilleur d'entre eux, à cause de la „ multiplicité de ses propriétés. " „ Chef-d'œuvre de l'empi- „ risme", s'écrie Bordeu. L'histoire en a été contée un peu partout. On sait qu'elle contenait environ quatre-vingt-dix substances, que la chair de vipère en était l'élément considéré comme essentiel, que Venise s'en était adjugé le monopole, qu'elle se préparait avec solennité. Voici une jolie anecdote à son sujet, racontée par Renan dans son discours de réception à l'Académie française, où il avait à faire l'éloge de Claude Bernard, son prédécesseur : „ Bernard fut, de bonne heure, orphelin de son „ père; dans ses premières années, comme au début de la vie „ de presque tous les grands hommes, se plaça l'amour d'une „ mère qu'il adorait et dont il était adoré. Comme il apprenait „ bien à l'école, le curé le choisit pour enfant de chœur et lui fit „ commencer le latin. Il continua ses études au collège de Ville- „ franche, tenu par des ecclésiastiques; et, comme la situation „ de sa famille ne lui permettait pas les années de loisir, il vint le „ plus tôt qu'il pût à Lyon, où il trouva chez un pharmacien du „ faubourg de Vaise un emploi qui lui donnait la nourriture et le „ logement. Cette pharmacie desservait l'école vétérinaire située „ près de là, et c'était Bernard qui portait les médicaments aux „ bêtes malades. Déjà, il jetait plus d'un regard sur ce qu'il „ voyait, et il y avait dans „ M. Claude ", comme l'appelait son „ patron, bien des choses qui étonnaient ce dernier. C'était „ surtout à propos de la thériaque qu'ils ne se comprenaient pas.

„ Toutes les fois que Bernard apportait à l'apothicaire des „ produits gâtés : „ Gardez cela pour la thériaque, lui répondait „ ce digne homme, ce sera bon pour faire de la thériaque. " „ Telle fut l'origine première des doutes de notre confrère sur „ l'efficacité de l'art de guérir. Cette drogue infecte, fabriquée „ avec toutes les substances avariées de l'officine, quelle que fut „ leur nature, et qui guérissait tout de même, lui causait de pro- „ fonds étonnements. "

***

La Renaissance sema dans le monde des idées nouvelles, elle apporta aussi la syphilis, que nous préférons appeler la vérole, parce que le mot syphilis est trop grave et trop savant, tandis que celui de vérole fait sourire et sent bien son XVI[e] siècle. „ Cette maladie, écrit l'austère Montesquieu, inconnue à nos „ pères, passa du nouveau monde dans „ celui-ci, et vint attaquer la nature humaine dans la source „ de la vie et des „ plaisirs. " Car certainement on n'avait jamais vu jusque-là de ces „ vérolés très „ précieux ". L'Antiquité dut ignorer ce mal que les Français appellent napolitain et que les Napolitains appellent français. „ Je „ regarde ici, dit Voltaire, le silence des „ médecins et des „ poètes comme une „ preuve également „ démonstrative. Les „ premiers, à commencer par Hippo-

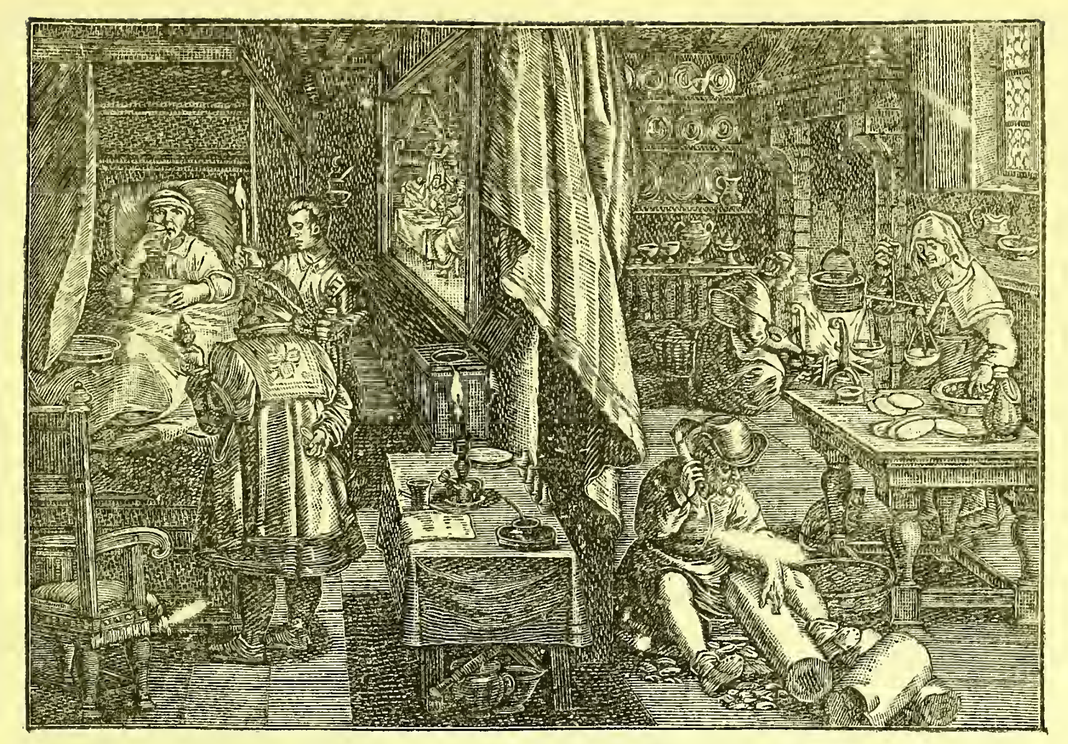


Médecin au XVI[e] siècle.
(*Gravure de J. Amman.*)

„ crate, n'auraient pas manqué de décrire cette maladie, de la
„ caractériser, de lui donner un nom, de chercher quelques remèdes.
„ Les poètes, aussi malins que les médecins sont laborieux,
„ auraient parlé, dans leur satires, de la chaude-pisse, du chancre,
„ du poulain, de tout ce qui précède ce mal affreux et de toutes
„ ses suites. Vous ne trouvez pas un seul vers dans Horace,
„ dans Catulle, dans Martial, dans Juvénal, qui aient le moindre
„ rapport à la vérole, tandis qu'ils s'étendent avec tant de com-
„ plaisance sur tous les effets de la débauche. " — " Les
„ misérables qui en étoient infectés, raconte un historien, étoient
„ abandonnés à la pourriture, ils ne trouvoient qu'un surcroît de
„ maux dans les mains qui les traitoient. "

Fernel s'était déclaré pour le mercure. Héry, chirurgien des troupes d'Italie sous François Ier, étudia la vérole et son traitement avec une particulière complaisance; il en conclut que, seul, le mercure était le remède spécifique. „ On dit qu'étant allé à
„ l'église de Saint-Denis, il voulut voir d'abord le tombeau de
„ Charles VIII. Après s'être arrêté quelque temps dans un morne
„ silence devant ce monument, il se mit à genoux comme s'il eût
„ été devant un objet de vénération; ce mouvement de piété sur-
„ prit ceux qui étoient autour de lui; ils s'imaginèrent qu'il ren-
„ doit à Charles VIII le culte qu'on rend aux Saints. Un reli-
„ gieux crut qu'il falloit désabuser cet homme simple et crédule.
„ — Non, répondit Héry, je n'invoque pas ce Prince, je ne lui
„ demande rien; mais il a apporté en France une maladie qui
„ m'a comblé de richesses; et pour un si grand bienfait je lui
„ rends des prières que j'adresse à Dieu pour le salut de son
„ âme. "

Pour atténuer le crime de sodomie chez Henri II et ses mignons, un convertisseur imagina de faire venir des chapelets de Rome, grains bénits à travers lesquels s'exerçaient les voluptés royales. La même méthode fut „ pratiquée depuis aux bordels de
„ Paris pour se garantir de la vérole ". On trouve dans la Confession de Sancy : „ M. Pinars m'a dit qu'un jésuite lui a avoué
„ s'en être bien trouvé, et parce que quelqu'un de la bande
„ sacrée eut des chancres en mauvais endroit fut ajoutée la Messe
„ qu'un aumônier disoit en un plancher dérobé sur le lit du Cabi-
„ net. Messe sacrée de laquelle les ornements étoient accom-
„ modés à ce péché; l'application sur les épaules d'une Croix
„ pleine de saint bois (gaïac) les lavements d'échine et les clys-



La préparation et absorption du remède de l'avarie.
(Gravure au burin de J. Gallais, d'après J. Stradamus.)

„ tères d'eau bénite avec grains qu'on appelait bénits et autre-
„ ment quiriquenaudes ".

*
* *

Suivant A. Paré, quatre traitements moins folâtres doivent être employés contre la grosse vérole, puisqu'il y a la petite; c'est à savoir : la décoction de gaïac, les onctions mercurielles, les emplâtres auxquels entre le furet qui est l'argent „ vif ", les fumigations mercurielles ou parfums. La décoction de gaïac, ou saint bois, importé d'Amérique, avait été préconisée par Ulrich de Hutten, dit le Chevalier Allemand. Elle est diurétique et surtout sudorifique. Pour activer la transpiration d'une durée minima de deux heures, on ensevelissait le malade sous un amas de couvertures et on l'entourait de bouteilles de terre remplies d'eau chaude, puis on le frottait avec des linges chauds et il rebuvait du gaïac.

L'idéal traitement consistait dans les frictions mercurielles poussées jusqu'à intoxication, diarrhée, fétidité de l'haleine, gingivite, glossite, „ jusques à ce qu'il entre dans le royaume de Bavière ", dit Paré, en son langage fleuri. Le malheureux vérolé, enfermé dans une petite pièce chaude, était oint copieusement,

mais plus particulièrement aux plis de flexion ; on le couvrait ensuite d'étoupes ou de coton cardé. „ O quantes fois nous les „ avons vus, à l'heure qu'ils étoient bien oingts et engraissés à „ point et le visage leur reluisoit comme la clavure d'un charnier „ et les dents leur travailloient comme font les manchettes d'un „ clavier d'orgue ou d'espinette quand on joue dessus, et le „ gousier leur escumoit comme à un verrat que les vaultres ont „ acculé entre les toiles ".

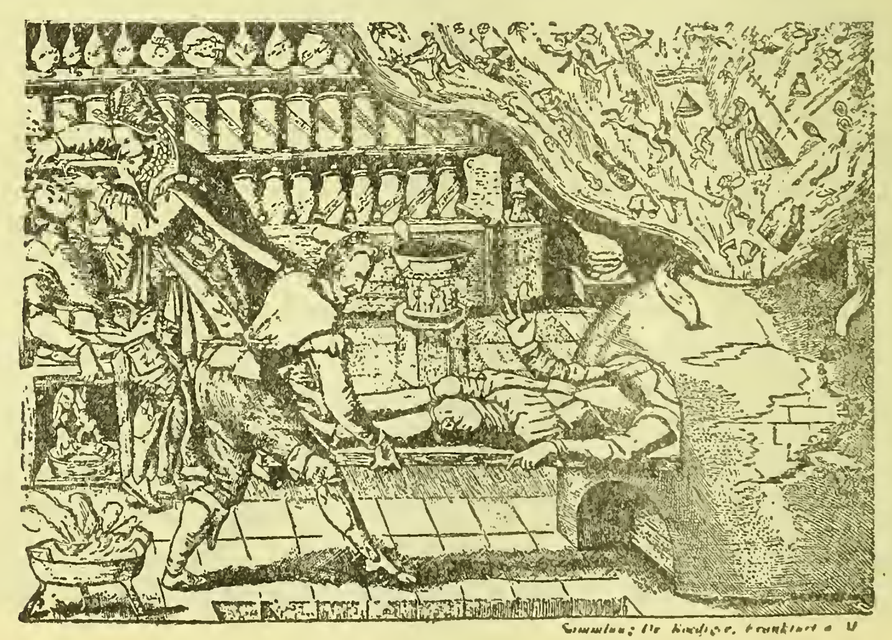
Les emplâtres sont les „ vicaires des frictions ". Sur les bras et les jambes on collait des emplâtres de Vigo ; on faisait avaler les pilules de Barberousse, toujours à base de mercure.

Ou bien le patient, tenu bien clos sous un „ pavillon ", le nez au-dessus d'un fourneau, était soumis aux vapeurs du cinabre jusqu'à la salivation.

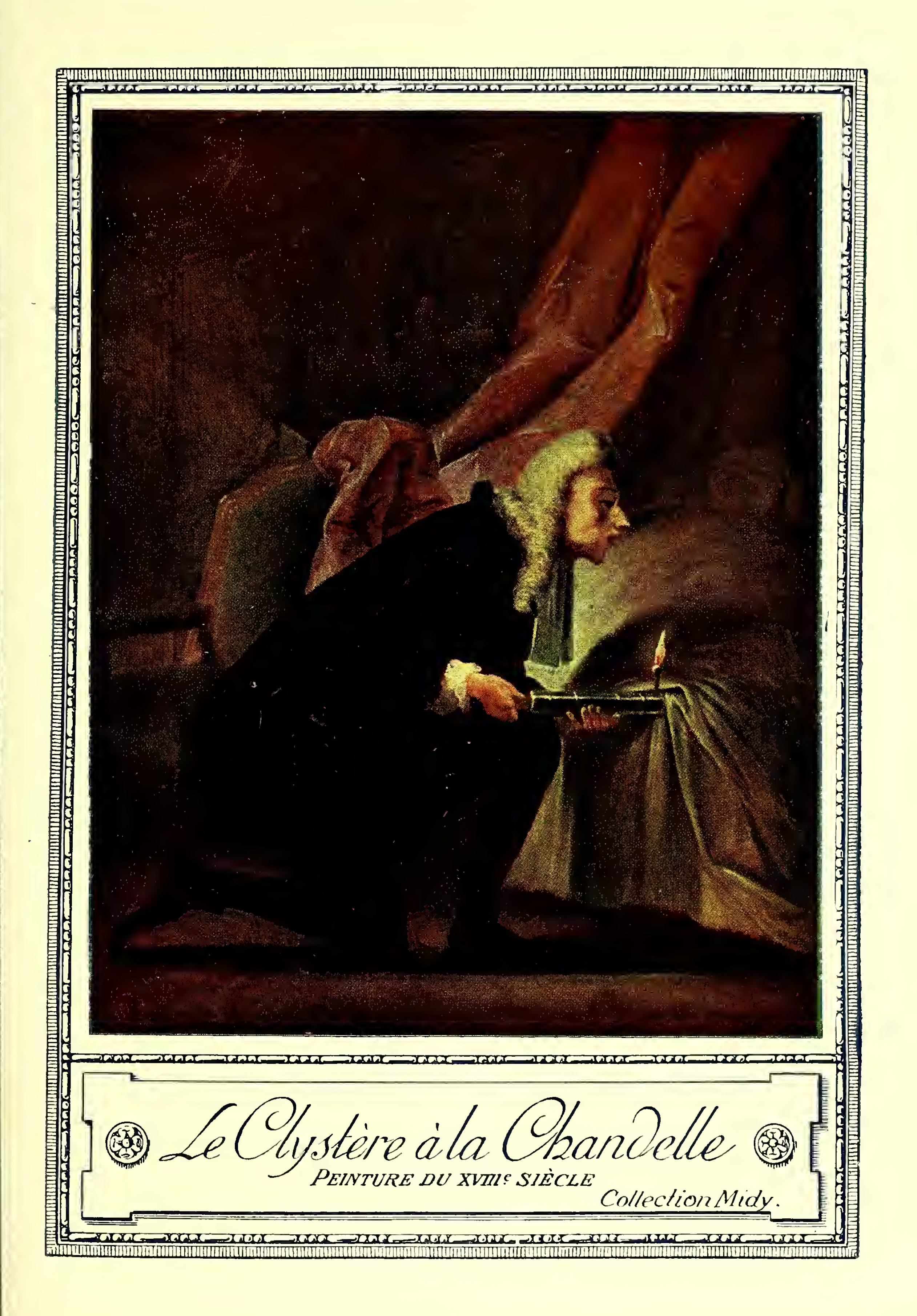
Pauvres vérolés, et cruelle punition pour une malechance !

*
* *

La lèpre existait un peu partout. Quand un ladre était reconnu tel, il subissait une cérémonie funèbre où on le déclarait exclu de la société. Parqués dans des lieux spéciaux appelés „ maladreries ", les lépreux ne devaient communiquer avec qui que ce soit ; il leur fallait se signaler aux passants en agitant leur cliquette ; un costume spécial attirait en outre sur eux l'attention. Aucun secours médical ne leur parvenait ; ils étaient morts pour le monde et souvent en butte à de véritables persécutions.



Traitement de la Syphilis par le " Pavillon ".



Le Clystère à la Chandelle

PEINTURE DU XVIIIe SIÈCLE

Collection Midy.

Édité par la "Pipérazine Midy". Devambez Gr.



J. Jordaens. — Les Sœurs hospitalières.
(*Musée d'Anvers.*)

LA THÉRAPEUTIQUE AU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Au point de vue médical, le siècle de Louis XIV pourrait s'appeler le siècle de Molière, et nous devons remercier l'immortel écrivain des attaques qu'il a dirigées contre les médecins et la médecine de son temps. Car elles montrèrent le ridicule, l'intolérance, la routine où s'acharnait une collectivité, désespérément cramponnée à ses préjugés, à ses prérogatives, fermant avec obstination les yeux à toute lumière. Comme le dit Maurice Raynaud : „ La Faculté de Médecine de Paris, c'est un fragment „ de la société du XVI[e] siècle oublié dans le XVII[e] ". Le progrès triompha malgré et contre elle. La fondation du Jardin des Plantes, de l'Académie des Sciences, acheva d'affranchir le

corps médical indépendant de sa tutelle pesante et autoritaire.

La Faculté, en effet, tyrannisait tout le monde; elle reprenait son éternelle querelle avec les chirurgiens; tantôt protégeait, tantôt repoussait, suivant les circonstances, les sages-femmes, les apothicaires, les barbiers. Forte de ses privilèges, elle poursuivait avec la dernière énergie ceux qui la battaient en brèche; comme Renaudot, dont le tort était de venir de Montpellier, à qui l'on reprochait ses consultations gratuites, son Mont-de-Piété, son bureau de placement, son journal. Elle se flattait d'enseigner la pure doctrine d'Hippocrate, mais tellement enserrée dans la scolastique que cette doctrine en sortait méconnaissable.

Suivant le rite officiel, le médecin devait se borner à interroger le malade, examiner le pouls, regarder les urines et de très loin les selles. Palper un ventre, pratiquer un toucher, eut été une dérogation à la dignité magistrale. Molière nous peint admirablement ce type, quand il fait dire à Sganarelle : „ Je tiens que cet „ empêchement de l'action de la langue est causé par certaines „ humeurs qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs „ peccantes, c'est-à-dire humeurs... peccantes. D'autant que les „ vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent „ dans la région des maladies, venant à passer du côté gauche „ où est le foie, au côté droit où est le cœur, il se trouve que „ le poumon que nous appelons en latin *armyan*, ayant com„ munication avec le cerveau que nous nommons en grec *nasmus*, „ par le moyen de la veine cave, que nous appelons en „ hébreu *cubile*, rencontre en son chemin les dites vapeurs „ qui remplissent les ventricules de l'omoplate. Et parce que „ lesdites vapeurs, — comprenez bien ce raisonnement, je vous „ prie — ont une certaine malignité qui est causée par l'âcreté „ des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il „ arrive que ces vapeurs *ossabundus nequeis neque potarum* „ *quipsa milus*. Voilà justement ce qui fait que votre fille est „ muette ".

*
* *

En 1628, Harvey, élève de Fabrizio d'Acquapendente, frappé de la direction des valvules dans les veines, reprenant les faits déjà connus sur la petite circulation, grâce aux travaux de Servet, Colombo, Césalpino, en 1628, Harvey établit la preuve

de la grande circulation. Immédiatement, il fut persécuté, calomnié, et, malgré les expériences, la Faculté ne voulait rien entendre. „ Ce qui me plaît en mon fils, dit le père Diafoirus, „ et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglé- „ ment aux opinions de nos Anciens et que jamais il n'a voulu „ comprendre ni écouter les raisons et les expériences des pré- „ tendues découvertes de notre siècle touchant la circulation du „ sang, et autres opinions de même farine. " Malgré Guy Patin, les circulateurs avec l'appui de Descartes, Gassendi, finirent par triompher de la Faculté, et Boileau leur donna le coup de grâce dans son „ Arret burlesque " : „ Attendu qu'une inconnue, „ nommée la Raison, par une procédure nulle de toute nullité, „ aurait attribué au dit cœur la charge de recevoir le chyle, „ appartenant ci-devant au foie; comme aussi de faire voiturer le „ sang par tout le corps, avec plein pouvoir audit sang d'y „ vaguer, errer et circuler impunément par les veines et artères; „ n'ayant aucun droit ni titre pour faire les dites vexations, que „ la seule expérience, dont le témoignage n'a jamais été reçu „ dans les dites Ecoles... La Cour... ordonne au chyle d'aller „ droit au foie sans plus passer par le cœur, et au foie de le „ recevoir; fait défense au sang d'être plus vagabond, errer et „ circuler dans le corps sous peine d'être entièrement livré et „ abandonné à la Faculté de Médecine... "

La réaction se faisait peu à peu; les médecins abandonnaient eux-mêmes leur bonnet pointu, leur longue robe, leur perruque, leur grande barbe, „ qui fait plus de la moitié d'un médecin ".

***

La thérapeutique officielle reposait sur le trépied : *Saignare, purgare, clysterisare,* auquel on adjoignait un régime débilitant. Molière à qui l'on ne saurait trop emprunter pour rendre l'esprit de cette époque, s'élève contre ces barbares pratiques : " *Igno- „ rantus, ignoranta, ignorantum.* Il faut boire votre vin pur, et „ pour épaissir votre sang qui est trop subtil, il faut manger de „ bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande; „ du gruau et du riz, et des marrons et des oublies pour coller „ et conglutiner. Votre médecin est une bête ".

En un an, Bouvard, premier médecin de Louis XIII, lui fit prendre 215 médecines, 212 lavements et le saigna 47 fois. Louis XIV résista de 1667 à 1715, à 38 saignées, 2 000 purgations; il absorba plusieurs livres de quinquina, fut labouré par le fer et par le feu, expérimenta tous les cordiaux, tous les juleps, tous les emplâtres, tous les spécifiques possibles et imaginables.

Barbiers et chirurgiens se disputaient l'*ars coupandi, taillandi, perçandi impune per totam terram.* Depuis Paré, la chirurgie avait pris de l'audace; la ligature des artères, inventée par Albucasis, popularisée par Paré, facilitait les amputations. Depuis l'opération de la taille pratiquée devant Louis XI, sur l'archer de Bagnolet, existaient de véritables spécialistes de l'extraction de la pierre. A la fin du siècle, Dionis publiait un manuel opératoire. Dans les villages, les empiriques taillaient et rognaient au petit bonheur, enlevant de préférence les fameuses pierres de tête.

La pharmacopée, outre les produits usités aux siècles précédents, s'ornait de formules nouvelles : l'huile de fourmis, dont se servait Vallot, médecin de Louis XIV pour réveiller les sens endormis de son royal client, le paon blanc pour les vertigineux, le baume du Commandeur, de Fioraventi, du père Tranquille, l'eau de Rabel, l'onguent de la Mère, inventé par une religieuse de Port-Royal, tante de Racine, le sel de Seignette, l'opothérapie sous toutes ses formes, le petit lait d'ânesse laxatif, l'eau de chaux, l'eau de mélisse que les Carmes venaient de lancer.

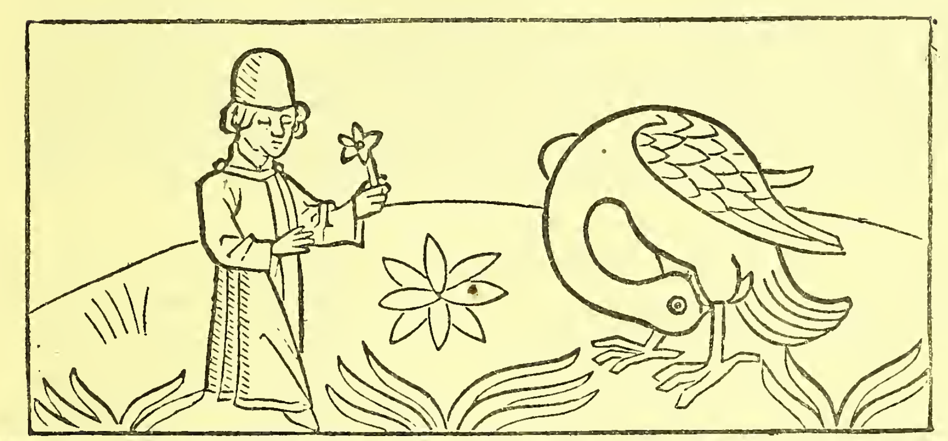
Deux drogues nouvelles importées d'Amérique entraient dans la matière médicale. L'ipéca ramené du Brésil en 1686 par un nommé Grenier, fut par lui confié à un médecin hollandais Adrien Helvétius, père du philosophe. Helvétius eut la chance de guérir avec l'ipéca le dauphin atteint d'un flux de sang. Après avoir eu pendant quelque temps le monopole de la vente de ce remède, il le divulgua au public et l'ipéca est resté dans le domaine de nos agents thérapeutiques, particulièrement dans la médecine militaire.

Le quinquina vint du Pérou, apporté par les Jésuites; on l'appela longtemps la poudre des Pères. Cette écorce n'eut pas le don de plaire à Guy Patin, très difficile à satisfaire, surtout quand il s'agissait de nouveautés. Pendant longtemps on ne l'employa que très peu; il nous revint d'Angleterre, apporté par un empirique nommé Talbot, qui en tenait la formule secrète.

Louis XIV ayant usé du remède anglais, fit un pont d'or à Talbot et celui-ci abandonna la recette.

Mais, si maladia
Opiniatra
Non vult se garire,
Quid illi facere?

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare.
Reseignare, repurgare et reclysterisare.



La chicogne est ung oyseau egiptienne cõme dit papie selon la loy ordre plus q̃ tous les aultres oyseaux car elle ne se nourit q̃ de charõgnes mortes empres les riues de la mer ou des riuieres et mẽgue les oeufs des serpẽs et se purge

La Cigogne qui se purge, selon Papias.
(*Dialogue des Créatures,* 1482.)

Le XVII[e] siècle érigea le lavement à la hauteur d'une institution d'Etat. Ce remède, vieux comme le monde, remontait, disait-on, aux Egyptiens, à leurs ibis et même à la cigogne — comme l'affirme le bon A. Paré. Avant l'invention de la seringue „ on le souloit donner avec manche ou poche de cuir, qui pour „ le mieulx doit estre de peau de chat, qui est plus moufle que „ nulle autre. Et lors, on commençoit à replier la manche par un „ bout, et on continuoit à la replier et entortiller en soy mesme, „ et en ceste sorte, le clistère couloit doucement. Mais ceste

„ façon est plus longue et moins commode que la syringue qui „ depuis a esté trouvée, avec laquelle un homme seul donne „ aysément le clystère. Il est vrai qu'elle faict toujours du vent à „ la fin."

La „ syringue " aurait été imaginée par Albucasis, prétendent les uns, par Gatenaria, affirment les autres; elle connut une fortune énorme. Un apothicaire amoureux de son art clame : „ Qui nous dit que la seringue n'a pas soufflé maintes fois la „ sagesse aux législateurs des nations, et maintes fois aussi dirigé „ les hommes puissants qui tiennent dans leurs mains le sort des „ empires? Qui sait encore si ce n'est pas elle qui a adouci la „ férocité de certains tyrans, humanisé le cerveau de quelques „ mélodieux poètes, tempéré leurs fiévreuses hallucinations et „ enfanté des chefs-d'œuvre ? Enfin qui oserait nier que, maniée „ à des heures bien choisies, elle n'eût pas comprimé les révolu- „ tions qui ont ensanglanté le monde? "

Jusqu'au jour illustre de l'opération de la fistule, Louis XIV en prit un nombre incalculable. Le Roi Soleil les recevait avec solennité. Richelieu, tourmenté d'hémorrhoïdes, leur demandait soulagement. Un jour, son apothicaire malade n'ayant pu venir lui-même remplir cet office, envoya son premier garçon pour le remplacer. Ça ne marchait pas : „ S'il plaisait à Son Eminence, „ dit le garçon, d'introduire la canule elle-même, je risquerais „ moins de la blesser; attendu que Votre Eminence a deux Emi- „ nentissimes Eminences qui empêchent l'entrée du canon dans „ son lieu.

— " Allez, mon ami, lui répondit Richelieu, allez assurer „ votre maître que vous êtes aussi mauvais orateur que maladroit „ opérateur. "

Donner un clystère nécessite un vrai talent artistique. — „ Il faut avoir fait un bon noviciat, avant de gagner ses chevrons „ et avant d'arriver à la perfection dans ce difficile ministère. „ Tantôt, la main peu exercée tremble, cherche sans pouvoir „ trouver, hésite et se fatigue inutilement; tantôt, elle dévie, „ s'égare, et fait fausse route; quelquefois elle est trop vive, trop „ impétueuse, et ne connaît ni tempérament ni obstacles; dans „ d'autres cas, elle est trop timide, trop lente et tourne autour de „ la place sans oser l'attaquer; tantôt l'instrument dont elle est „ armée incline d'un côté ou d'un autre, se fourvoie et va frapper „ qui ne l'appelle pas; ou bien la charge hydraulique s'échappe



La Saignée.
(D'après la gravure en taille douce d'Abraham Bosse.)

„ par des fissures inaperçues et va inonder tout le mobilier de la „ chambre.

„ D'autres fois, la température du liquide est trop élevée, et „ les parois du tube presque brûlantes; en sorte qu'arrivé au „ port, l'opérateur est forcé de battre en retraite. C'est donc une „ stratégie qui demande de longues et patientes études.

„ L'arme dont on se sert doit présenter aussi des conditions „ sans lesquelles l'opération peut échouer, et d'abord, la forme „ doit en être commode, les parois lisses et polies; le siphon doit „ avoir une amplitude raisonnable, et le piston des mouvements „ doux et faciles, afin que le liquide se répande comme une „ légère et bienfaisante rosée, et non comme une pluie battante „ dans l'intestin; il faut que le piston opère un mouvement d'as- „ cension sous la main qui le presse et le sollicite, sans effort, „ sans peine et presque sans travail; que la canule n'ait aucune „ aspérité, afin de ne pas offenser les feuillets dont la prévoyante „ nature a tapissé le seuil d'une aussi délicate entrée."

En pleine Cour, tant les soubrettes devenaient parfois adroites, la duchesse de Bourgogne se fit donner un lavement dont nul ne soupçonna l'existence. Depuis que Ninon avait

avoué lui devoir son éternelle jeunesse, le lavement passait pour être une vraie fontaine de Jouvence. Racine, trop délicat, en était dégoûté : „ Il n'y a point de plaisir, disait-il, d'écrire à des gens qui „ sont encore dans les remèdes, et c'est trop exposer des lettres."

Un clystère valait dans les quinze sols.

„ Ci-gît qui, pour un quart d'écu,
S'agenouillait devant un c....."

L'autorité religieuse s'inquiéta du lavement au point de poser la question suivante : *An clysterium frangat jejunum?* Ce fut l'occasion de thèses copieuses; il fut démontré que le lavement ne passant point par la bouche, pouvait s'utiliser en temps de carême, comme avant la communion.

Dans une leçon célèbre, Lassègue fait ainsi l'éloge du lavement : „ Parmi les médications topiques de l'intestin, il en „ est une que je tiens à réhabiliter, et dont tout le malheur pro- „ vient de ce qu'elle s'administre par une porte bâtarde, par un „ endroit généralement mal fréquenté, ceci soit dit sans aucune „ allusion à des faits hors nature. Je veux réhabiliter le lavement „ de nos pères; je veux sa glorification, son apothéose, bien qu'il „ soit comme une de ces choses dont on se cache, dont on rougit „ par chasteté menteuse. Et cependant le lavement, cet être si „ déconsidéré est un remède de premier ordre, qu'il faut saluer „ au passage, en retirant bien bas devant lui son chapeau."

* * *

Comme le lavement, la saignée fait pour ainsi dire corps avec le siècle de Louis XIV. On en abusa incroyablement. La femme d'un huissier, saignée pour la première fois à vingt-quatre ans par son médecin Théveneau, le fut en moins de trois ans, 26 229 fois. Dans les couvents, on la pratiquait régulièrement; les jours de saignée générale portaient le nom de : „ jours de la „ minution du sang "; en dehors des considérations hygiéniques et des idées régnantes, elle avait pour but de réfréner les appétits de la chair. On la faisait copieusement, car comme le dit Botalli : „ Plus on tire de l'eau croupie d'un puits, plus il en „ revient de bonne; plus la nourrice est tettée par son enfant, plus „ elle a de lait, le semblable en est du sang et de la saignée. "

Pour cette opération, il fallait tenir compte des saisons comme de la position des astres. Le bon phlébotomiste devait

s'entretenir la main et se composer une allure particulière. „ Il „ faut qu'il soit bien fait pour ne point déplaire au malade, qu'il „ ait de l'esprit pour persuader ce qu'il dit, qu'il ait la vue nette „ et perçante pour distinguer les moindres objets, de sorte qu'il „ n'ait point de faiblesse dans les yeux ou qu'il ne soit point „ obligé de regarder de trop près; qu'il n'ait point aussi la main „ trop grasse parce qu'elle seroit pesante, qu'il ait les doigts „ longs et grêles et que la peau soit blanche et fine, parce que „ le tact en est plus délicat; il ne faut point qu'il soit sujet à „ boire de crainte qu'étant appelé la tête pleine de vin, il fût „ obligé de faire une de ces saignées difficiles; il ne doit point „ pareillement arracher les dents, coigner des clous, hacher du „ bois, jouer à la paume, au mail et à la boule, parce que tous „ ces exercices peuvent lui ébranler la main; enfin, il doit avoir „ son attention sérieuse pour la conservation de sa main, s'il veut „ bien saigner de longtemps."

„ La saignée, mes enfants, s'écrie Guy Patin, complète- „ ment emballé, est un des principaux mystères de notre métier. „ J'ai fait, pour ma part, saigner douze fois ma femme en une „ seule pleurésie, vingt fois mon fils pour une fièvre continue, et „ moi-même sept fois pour un rhume. Nous guérissons nos ma- „ lades par la saignée, aussi bien après quatre-vingts ans qu'à „ deux ou trois mois. Guy La Brosse, le botaniste, est mort sans „ vouloir la saignée. Il était pourtant médecin, on la lui proposa; „ il répondit que c'était le remède des pédants sanguinaires, car „ il nous faisait l'honneur de nous appeler ainsi, et qu'il aimait „ mieux mourir que d'être saigné. Aussi est-il mort! Le Diable le „ saignera en l'autre monde, comme le mérite un fourbe, un athée...

— " Maître, hasarda timidement un jeune bachelier, j'ai „ pourtant entendu dire que Guy La Brosse était un parfait hon- „ nête homme, un excellent chrétien.

— „ Soit, mais lui, médecin, que n'avait-il le respect des „ saines doctrines? Fourbe, dis-je, pour avoir forfait à son ser- „ ment; athée, pour avoir renié la foi de l'Ecole."

Alors, un passant, un vieillard :

— „ Brave Guy La Brosse, mon ami, soupire-t-il comme „ en a-parté, mais assez haut pour être entendu du doyen et des „ bacheliers, ah! si tu m'avais voulu croire, tu serais encore „ parmi les vivants, bien certainement!

— „ La saignée, n'est-ce pas, monsieur? fait le doyen.

— „ Hélas, non, monsieur, répond l'autre, l'Antimoine, je „ le lui conseillai, il l'a refusé... Aussi est-il mort, hélas! pauvre „ Guy La Brosse, mon ami! "

A ce mot d'antimoine, le doyen a rougi, pâli, verdi, ses lèvres tremblent, ses yeux lancent des éclairs.

— „ L'antimoine, répète-t-il, l'antimoine!... Empoisonneur, „ Empoisonneur! Venez, mes enfants, venez! "

La saignée était l'universelle panacée.

— „ Combien ce malade a-t-il été saigné de fois?

— „ Quinze fois, monsieur, depuis vingt jours.

— „ Quinze fois saigné?

— „ Oui.

— „ Et il ne guérit point?

— „ Non, Monsieur.

— „ C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. „ nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas „ dans les humeurs. "

On a reconnu Molière. Un véritable cérémonial présidait à la saignée; le barbier-chirurgien avait le droit en cette circonstance de faire sortir de la chambre du patient tous ceux qui lui déplaisaient. Les ennemis de la „ tant bonne, et divine, et saincte „ saignée " étaient regardés comme des charlatans, des gens abominables.

Le sang de la saignée devait être profondément enfoui en dehors des lieux habités. A Paris, au delà de la Porte Saint-Honoré, se trouvait un lieu béni dit : „ la Place de Sang ", où chirurgiens et barbiers venaient vider leurs poëlettes. La Cour, le Roi, la ville, déversèrent des torrents du précieux liquide.

La mode en continua au XVIII[e] siècle. Dans son roman *Gil Blas*, Lesage dépeint admirablement cette fureur sanguinaire en la personne du Docteur Sangrado.

— „ Alors Sangrado m'envoya chercher un chirurgien qu'il „ me nomma, et fit tirer à mon maître six bonnes palettes de sang „ pour commencer à suppléer au défaut de la transpiration. — „ Puis, il dit au chirurgien : „ Maître Martin Oñez, revenez dans „ trois heures en faire autant, et demain vous recommencerez. „ C'est une erreur que de penser que le sang soit nécessaire à la „ conservation de la vie; on ne peut trop saigner un malade. „ Comme il n'est obligé à aucun mouvement ou exercice consi- „ dérable, et qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne



Le Syphilitique soigné par le Napolitain et son valet.

„ lui faut pas plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi; „ la vie dans tous les deux, ne consiste que dans le pouls et „ dans la respiration". — Lorsque le docteur eut ordonné de „ fréquentes et copieuses saignées, il dit qu'il fallait aussi don- „ ner au chanoine de l'eau chaude à tout moment, assurant que „ l'eau chaude bue en abondance pouvait passer pour le véritable „ spécifique contre toutes sortes de maladies".



La bile, l'atrabile — voilà le mal; si vous ne souffrez pas du foie, c'est de la rate; dans tous les cas il se faut purger, pour chasser les humeurs peccantes. „ Les fidèles sectateurs d'Hip- „ pocrate, dit Maurice Raynaud, avaient fait de la purgation un „ art d'un détail infini, et s'attachaient non seulement à purger à „ propos, mais à purger séparément et selon les indications, la „ bile, l'atrabile ou le phlegme..."



Voici que peu à peu l'antimoine, presque oublié, s'insinue

de plus en plus dans la médecine. Ce fut le point de départ d'une mémorable bataille entre la Faculté, farouche gardienne des traditions, et les médecins novateurs. Cette querelle peut se mettre en parallèle dans un autre ordre d'idées, avec celle des anciens et des modernes; c'est la lutte de l'expérience contre l'autorité, du progrès contre la routine.

„ Comme les moines se mêlaient de chercher la pierre phi-
„ losophale, il s'en trouva un, en Allemagne, Basile Valentin,
„ qui, préparant l'antimoine, en donna par rencontre à quelques
„ pourceaux qui en furent purgés très violemment; en suite de
„ quoy ils devinrent plus grands et plus beaux. A cette imitation,
„ il voulut purger les moines de son couvent qui en moururent
„ tous; d'où on commença à dire que cette drogue était " un vrai
„ antimoine. "

Peut-être les Anciens connaissaient-ils ce „ plomb sacré des sages "; dans tous les cas, comme nous l'avons dit, Paracelse le recommandait chaleureusement. La Faculté détestait l'antimoine, non seulement à cause de sa nouveauté, mais parce qu'il était soutenu par l'école de Montpellier. Partisans et adversaires se décochaient quantité d'épigrammes, de libelles, de pamphlets, de satires.

La fleur de l'antimoine préparée,
Et celle du Mercure sublimée,
En ont envoyé les plus sains,
Au lendemain de la Toussaincts.

A quoi l'on répondait :

La fleur de l'antimoine préparée,
Et celle du Mercure sublimée,
Préserve les malades et sains
Du lendemain de la Toussaincts.

" Vautier est mort, qui était le premier médecin du roi,
„ gémit l'éternel mécontent Guy Patin; et afin que vous sachiez
„ qu'il n'est pas mort sans raison, il a pris par trois fois de l'an-
„ timoine pour mourir dans sa méthode... S'il fût mort, il y a sept
„ ans, il aurait épargné la vie à beaucoup d'honnêtes gens qu'il a
„ assassinés avec son antimoine. "

Guy Patin appelait le tartre stybié, le tartre stygié, parce

Saint aubin f.

Ce charlatan sur la Scéne publique — Le medecin meprise l'empyrique
Joüant les medecins se croit au dessus d'eux — Et le Sage a bon droit se rit de tous les deux

Le Pont-Neuf et les Charlatans.

Édité par la "Pipérazine Midy' — *Devambez, Gr.*

qu'il conduisait sur les bords du sombre fleuve tous ceux qui s'en servaient.

On fabriquait des pilules d'antimoine métallique, que le malade avalait, et que naturellement il restituait comme il les avait prises. Recueillies, elles pouvaient indéfiniment servir, on les nommait : „ pilules perpétuelles ".

Le Parlement (que venait-il faire en cette affaire?) condamna l'usage de l'antimoine, sur les instances de la Faculté.

L'heure de la réhabilitation avait enfin sonné. Louis XIV, ce malheureux souverain, destiné à servir de sujet à toutes les expériences, Louis XIV, atteint de fièvre pourprée, à Calais, en 1658, sur les conseils de Guénault de Paris, prit du vin émétique c'est-à-dire du vin conservé dans un gobelet d'antimoine, et se trouva guéri. La Faculté, immédiatement, avec un sens admirable de l'opportunité, adora ce qu'elle avait brûlé, et l'interdit qui pesait sur l'antimoine fut enfin levé. Seul, Guy Patin ne désarma pas : „ Ce qui a sauvé le roi, a été son innocence, son âge fort et „ robuste, neuf bonnes saignées et les prières de gens de bien „ comme nous. "

***

Au XVIIe siècle, le Pont-Neuf parisien était le rendez-vous des promeneurs et des oisifs. On y voyait rassemblés des boutiques, des tréteaux, des étalages, au milieu d'un grand concours de peuple et d'une musique assourdissante. On y jouait des farces, des comédies; on y faisait la parade, et les badauds affluaient en foule. Dentistes, charlatans débitaient baumes, élixirs, eaux merveilleuses. Là se trouvait le tréteau de Tabarin, aux gages de Montdor, vendeur de baumes et d'onguents, Tabarin avait une verve endiablée et ses œuvres obtinrent jusqu'à six éditions : „ Mon maître, vous vantez tant vos drogues, principalement votre baume, votre pommade et tous les autres médicaments que vous dispensez; je désirerois grandement savoir „ leur énergie, leur propriété et puissance. " — Le maître lui répond modestement : „ A la vérité, il faut que je confesse sans „ philautie, ni ostentation, que mon baume est un des plus rares „ secrets que la nature ait jamais découverts, tant pour les expériences qu'il en a fait paroître, tant à Paris qu'en autres villes „ de France, où je l'ai distribué, que pour les événements et

„ guérisons admirables qui en sont réussis, outre même mon „ attente.

„ Il est très bon aux douleurs de tête, aux migraines, „ vertiges, ténébrosités du cerveau; il est singulier pour le mal „ d'estomac, syncopes, vomissements, palpitations, pour l'obstruc- „ tion du foie, l'opilation de la rate, pour le mal de reins, de „ fluxions catarrheuses, pour les sciatiques, etc. "

De ces boutiques, la plus connue et la mieux achalandée était celle où se débitait l'orviétan. Fabriqué par Christophe Contugi, muni de lettres patentes lui en concédant le monopole, ce remède avait une vogue insensée. Composé de plantes aromatiques et stimulantes, d'argile, de vipères, il ressemblait à la thériaque. A côté de Contugi se trouvait un concurrent pour lui redoutable, en la personne de l'opérateur Melchissédec Barry, qui, lui aussi, avait son baume universel. „ Je suis, messieurs et „ mesdames, ce fameux Melchissédec Barry. Comme il n'y „ a qu'un soleil dans le ciel, il n'y a aussi qu'un Barry „ sur terre.

„ Il y a quatre-vingt treize ans que je faisois un bruit de „ diable à Paris. N'y a-t-il personne ici qui se souvienne de m'y „ avoir vu? En quel lieu de l'univers n'ai-je point été depuis? „ Quelles cures n'ai-je point faites? Informez-vous de moi à „ Siam, on vous dira que j'ai guéri l'éléphant blanc d'une colique „ néphrétique. Que l'on écrive en Italie, on saura que j'ai délivré „ la République de Raguse d'un cancer qu'elle avoit à la mam- „ melle gauche. Que l'on demande au Grand Mogol qui l'a „ sauvé de sa dernière petite vérole? C'est Barry. Qui est-ce „ qui arraché onze dents machelières et quinze cors aux pieds à „ l'infante Atabalippa? Quel autre pourrait-ce être que le fameux „ Barry?

„ Je porte avec moi un baume du Japon qui noircit les che- „ veux gris et dément les extraits baptistaires; une pommade du „ Pérou, qui rend le teint uni comme un miroir et recrépit les „ trous de la petite vérole; une quintessence de la Chine qui „ agrandit les yeux et rapproche les coins de la bouche, fait „ sortir le nez à celles qui n'en ont guère et le fait rentrer à celles „ qui en ont trop; enfin un élixir spécifique que je puis appeler „ le supplément de la beauté, le réparateur des visages et l'abrégé „ universel de tous les charmes qui ont été refusés par la „ nature. "

D'aucuns guérissaient la vérole en quelques jours. Nous connaissons encore cela.

Un jour, M. de Sartines voulut faire emprisonner un de ces charlatans. On le lui amena :

" Maraud, lui dit-il, comment t'y prends-tu pour attirer tout le monde et gagner tant d'argent?

— Monseigneur, répondit l'autre, combien croyez-vous qu'il passe de personnes sur le pont, dans une journée?

— Dix à douze mille, répondit à son tour le lieutenant de police.

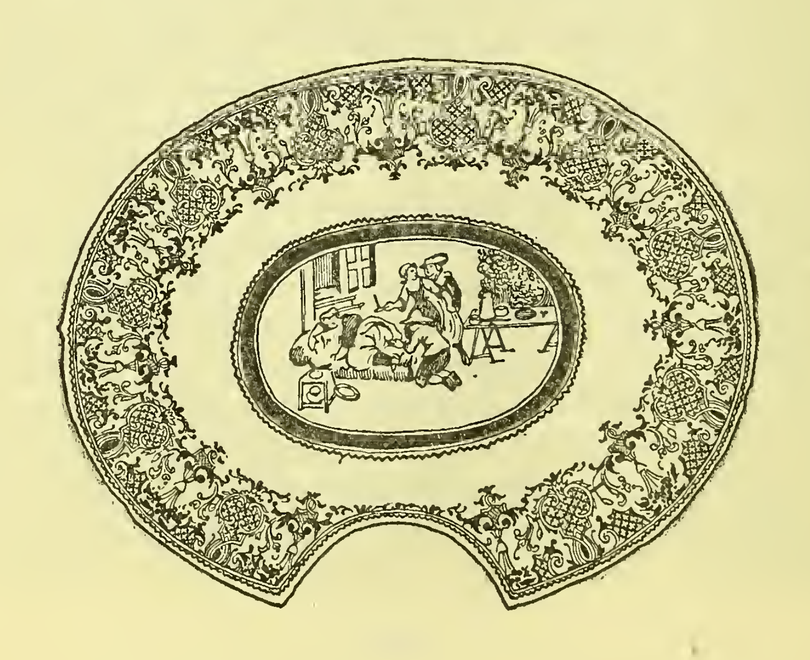
— Eh bien, Monseigneur, combien pensez-vous qu'il y ait de gens d'esprit dans ce monde-là?

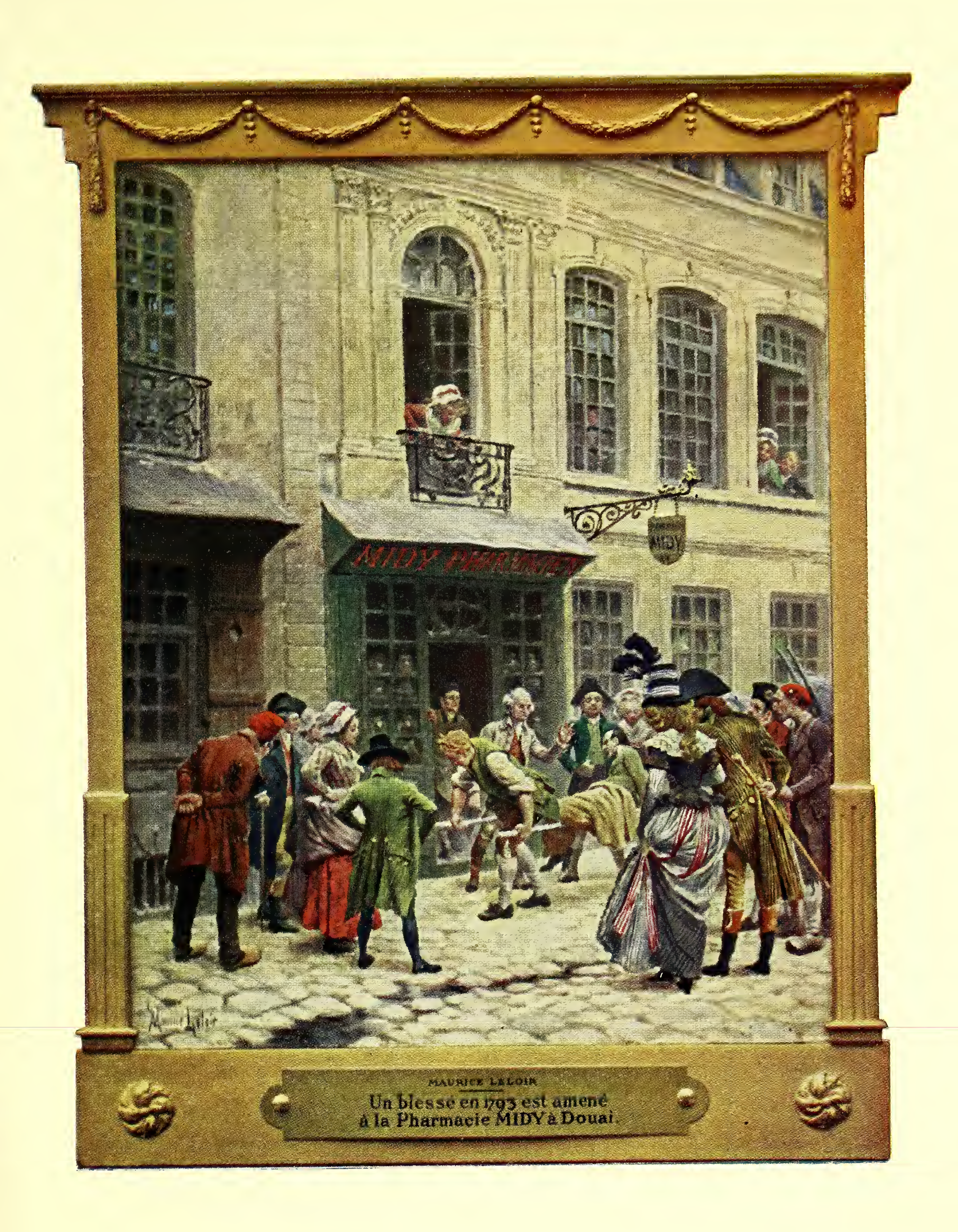
— Une centaine, dit M. de Sartines.

— C'est peut-être beaucoup, répliqua le charlatan, mais enfin, je vous les laisse, et je prends les neuf mille neuf cents autres pour gagner de l'argent."

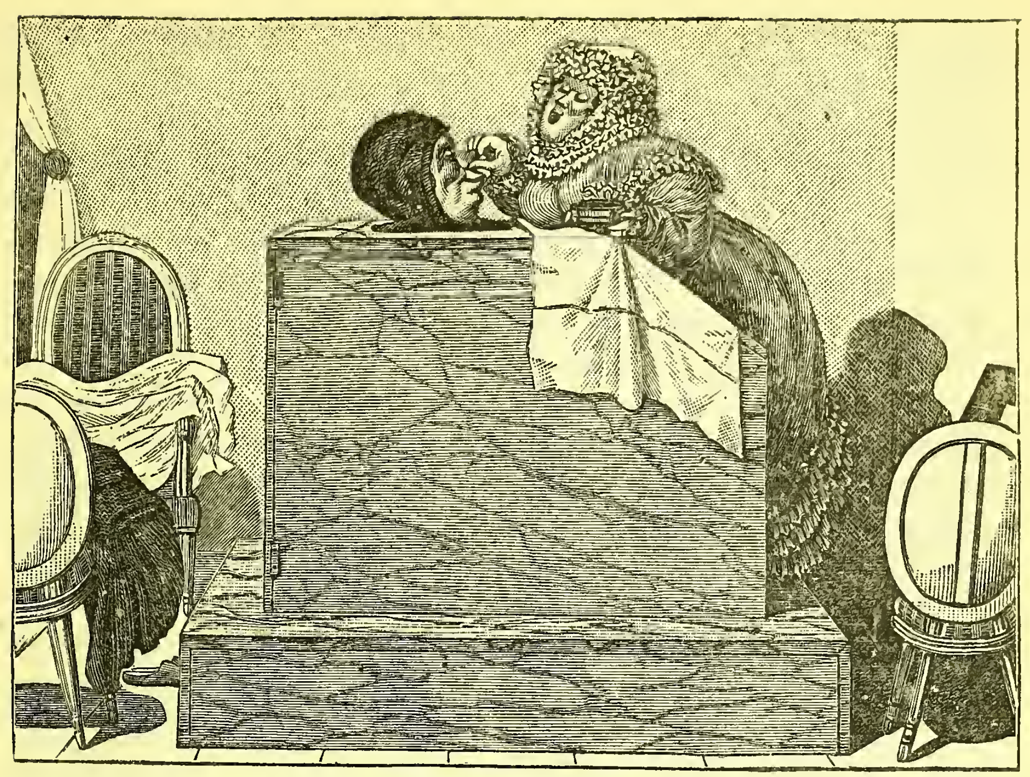


Malgré ses défauts, le XVIIe siècle reste au point de vue médical, comme à bien d'autres, le Grand siècle. Ses titres de gloire compensent largement ses erreurs. La découverte de la circulation du sang, des chylifères, l'anatomie microscopique, le quinquina, l'ipéca, l'antimoine suffisent à lui assurer une place éminente dans l'histoire de la médecine expérimentale.





Édité par la "Pipérazine Midy". Devambez Gr.



Le Bain de Vapeur (*Caricature anglaise.*)

LA THÉRAPEUTIQUE AU XVIIIe SIÈCLE

Sous la poussée des encyclopédistes, des philosophes, des mathématiciens, des physiciens, la médecine du XVIIIe siècle entra de plus en plus dans le domaine de l'expérimentation et de l'observation raisonnée des phénomènes naturels. Au début, elle s'agita dans une véritable anarchie d'opinions; les irréductibles s'accrochaient avec acharnement aux pratiques désuètes enseignées par la Faculté; les esprits justes et indépendants utilisèrent tous les moyens d'investigation et de contrôle mis à leur disposition par les sciences dites auxiliaires.

Hecquet représentait la tradition dans tout son rigorisme. Fidèle à ses principes jusqu'à la mort, il ne vécut pendant vingt-cinq ans que d'herbes et de légumes; il gémissait devant

ces nouveautés, pour lui préludes de tout un bouleversement social. „ Tous quittent la voye droite qu'Hippocrate a laissée en „ médecine, *via inventa est*; tous s'écartent de ce chemin, *omnes* „ *declinaverunt*. Pas un n'y demeure, *non est usque ad unum* ". La saignée à ses yeux reste l'idéal. On prétend à tort ou à raison que le Sangrado de *Gil Blas* figure ce médecin attardé : „ Après „ avoir observé mon maître, Sangrado lui dit d'un air doctoral : „ Il s'agit de suppléer au défaut de la transpiration arrêtée. „ D'autres à ma place, ordonneraient sans doute des remèdes „ salins, urineux, volatils et qui, pour la plupart, participent du „ soufre et du mercure ; mais les purgatifs et les sudorifiques „ sont des drogues pernicieuses ; toutes les préparations chi- „ miques ne semblent faites que pour nuire. J'emploie des „ moyens plus simples et plus sûrs. A quelle nourriture êtes- „ vous accoutumé ? — Je mange ordinairement, répondit le cha- „ noine, des bisques et des viandes succulentes. — Des bisques „ et des viandes succulentes! s'écria le docteur avec surprise. „ Ah ! vraiment, je ne m'étonne point si vous êtes malade! Les „ mets délicieux sont des plaisirs empoisonnés, ce sont des „ pièges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr „ plus sûrement. Il faut que vous renonciez aux aliments de bon „ goût, les plus fades sont les meilleurs pour la santé. Et buvez- „ vous du vin ? ajouta-t-il. — Oui, dit le licencié, du vin „ trempé. — Oh ! trempé tant qu'il vous plaira, reprit le médecin. „ Quel dérèglement : voilà un régime épouvantable, il y a long- „ temps que vous devriez être mort ".

Avec des hommes comme Hecquet, on s'explique l'animosité de Lesage, contre les médecins :

„ Je sais bien qu'il y a de bons remèdes, mais je ne sais „ s'il y a de bons médecins ".

Falconnet, archiatre de Louis XV, passait la moitié de son temps à prendre des clystères.

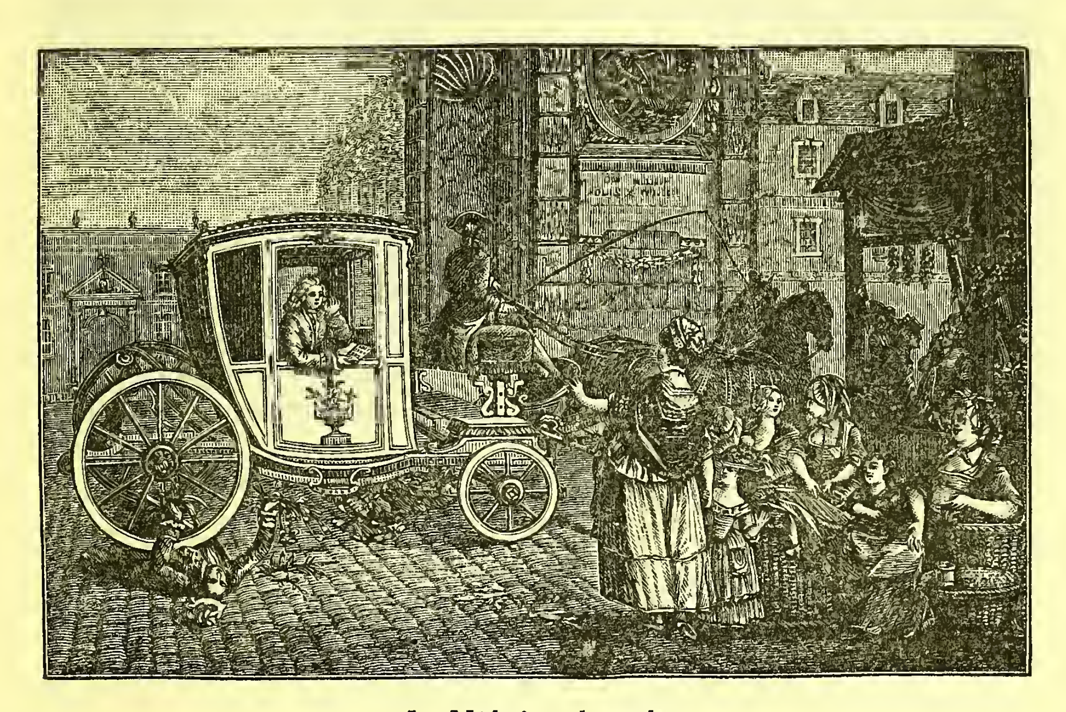
Tronchin agissait d'autre sorte : „ C'était, disent les Gon- „ court, le Rousseau de la Médecine. Il condamnait les dames à „ sortir de leur chaise à porteurs, à marcher, à courir, voulait „ qu'elles allaitassent leurs enfants, proscrivait les étroits corps de „ baleine qui leur sanglaient la taille, conseillait les robes larges, „ aisées ". Apôtre de l'exercice, du régime, de la diète hydrique, il pratiqua un des premiers l'inoculation.

Winslow, l'anatomiste, se singularisait par une timidité

déconcertante, on l'appelait le Dr Anodin : „ Anodin craignait „ l'effet des plus doux remèdes ; toujours tremblant pour les „ suites, après avoir ordonné deux onces de manne, il allait sur „ le champ se mettre à genoux devant l'autel de la Vierge pour „ la prier que le médicament ne rompît pas le fin tissu des „ fibres, ou ne produisît point de superpurgation ".

L'ordonnance que nous publions donnera le type général de la thérapeutique au XVIII[e] siècle.

„ Les moyens curatifs qui ont déjà été mis en pratique dans



Le Médecin à la mode.

„ l'état de Mademoiselle la Malade, doivent être suivis d'autres „ remèdes pris dans la même classe, puisque les premiers ont déjà „ eu un heureux résultat.

„ En conséquence, les bouillons que Mademoiselle a pris „ étant finis, elle sera mise à l'usage du petit lait bien clarifié avec „ le blanc d'œuf, et pendant la clarification on passera le petit „ lait sur une bonne pincée de fleurs de mauves. On luy en don- „ nera chaque matin à jeun une cuillerée médiocre, et à deux „ heures d'intervalle de toute nourriture, elle continuera l'usage „ du petit lait une quinzaine de jours.

„ On attendra cinq à six jours à le lui faire prendre pour

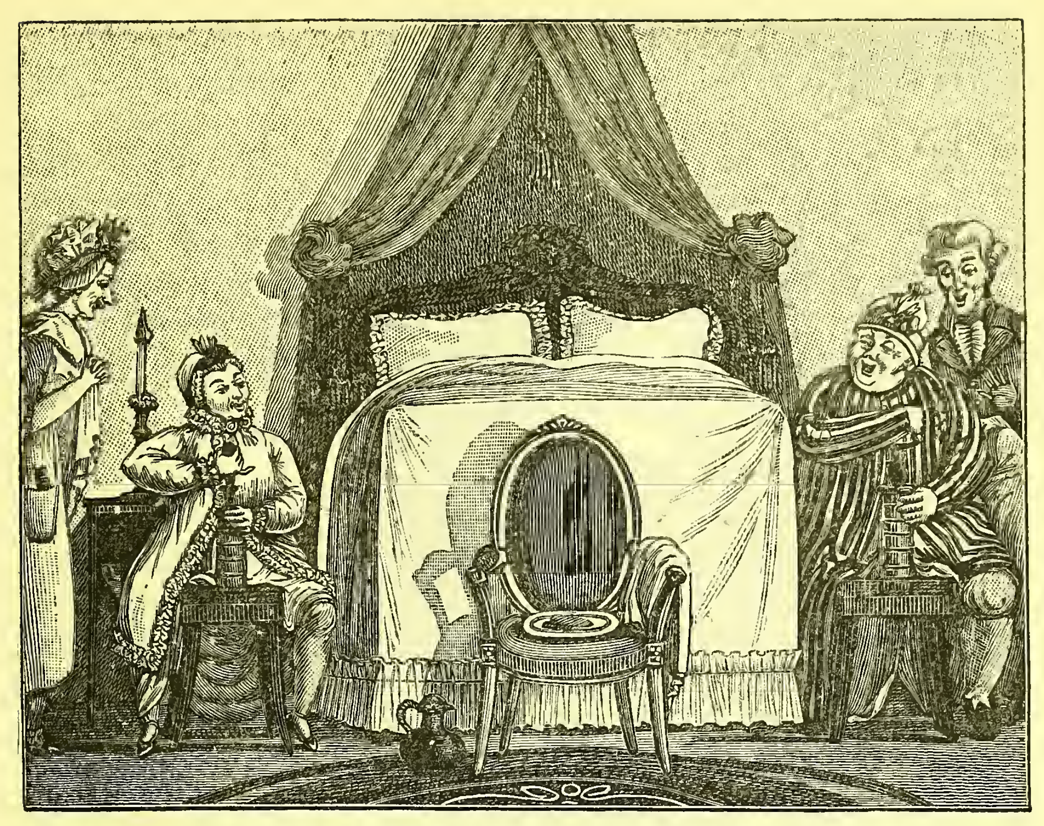
„ voir si la diarrhée qui s'est présentée et qui a été occasionnée „ par un petit excès qu'elle a fait en mangeant des seriges, des „ framboises et des fraises, toutes ces choses doivent être bannies „ du régime qu'on doit tenir lorsqu'on fait des remèdes. Dans le „ cas que la diarrhée paraîtroit encore dans quatre ou cinq jours, „ on purgeroit Mademoiselle la Malade avec un verre de décoc- „ tion faite d'une aile de poulet et d'une poignée de chicorée „ sauvage et de bourrache, dans laquelle on faira infuser deux „ gros follicules de séné, demy gros de sel de Glauber, vingt „ grains de Kina grossièrement concassé, et une once et demy „ de mauve. La veille de la médecine, elle recevra un lavement „ préparé avec des feuilles de mauves et de violettes, et on „ délayera dans la décoction deux cuillerées à bouche de miel „ commun. Après l'effet de la médecine, on la mettra à l'usage „ du petit lait à la suite duquel on pourra luy faire prendre le „ lait d'ânesse coupé avec quelques bouteilles des Eaux-Bonnes „ ou de Coterest, et dans les temps convenables. Son régime „ alimentaire doit être analeptique dans l'état d'affaiblissement où „ elle se trouve. Les crèmes de riz, lanena, le sagou et le ver- „ micelle, préparés au bouillon, les œufs frais et le bouilli, voici ce „ qui doit faire la base de sa nourriture. Les ragoûts de rausa- „ goussa, les viandes salées ou fumées doivent être bannis de son „ régime auquel elle doit s'assujettir ".

P. DUCLUSEAU.

*
* *

L'événement thérapeutique le plus considérable du XVIIIe siècle est la mise en pratique de l'inoculation. A ce moment la variole existait à l'état endémique et donnait une mortalité moyenne de 25 à 30 %. On lui opposait les mêmes mesures prophylactiques que pour la peste ; c'est-à-dire l'isolement des contagieux, leur séquestration, la désinfection par les parfums. L'Amérique et l'Europe échangèrent fraternellement les deux véroles.

A la fin du XVIIe siècle, une Thessalienne introduisit à Constantinople l'inoculation, qu'elle entourait de pratiques religieuses. Lady Worthley-Montagu, femme de l'ambassadeur



Duo de Seringues entre deux époux du Marais.

d'Angleterre près de la Sublime-Porte, frappée du procédé, eut le courage de faire inoculer son fils unique. Ce devint une mode dans la ville — mode considérée comme un divertissement. De retour en Angleterre, l'ambassadrice se fit l'apôtre de l'inoculation. En 1722, expérimentée avec succès sur des condamnés à mort, l'inoculation conquit la faveur du peuple anglais.

La première thèse sur l'inoculation fut soutenue à Montpellier par le bachelier Boyer. Chirac, Helvétius, Astruc la préconisèrent; Voltaire écrivit en sa faveur; La Condamine la défendit en un volumineux mémoire. Tronchin en l'adoptant recueillit une clientèle abondante. Naturellement Hecquet se fit l'adversaire de cette nouveauté. La Faculté n'osa pas l'approuver et l'on vit la querelle des inoculateurs et des anti-inoculateurs, comme cent ans auparavant on avait assisté à la lutte des circulateurs et de leurs antis, comme on avait eu le spectacle de la guerre contre l'antimoine. Le clergé s'associa à cette campagne. L'abbé de Fellez écrivait : „ O l'admirable présent encore de notre admirable phi-„ losophie, que cette vaccine! Après le rare bienfait de l'*éga-*



La Saignée
d'après Rowlandson.

„ *lité des conditions,* „ qu'elle a enfin procuré à l'animal à „ *deux pieds sans* „ *plumes,* il ne faut „ pas désespérer „ qu'elle ne l'amène insensiblement à l'*égalité* „ *de nature* avec „ son frère le quadrupède. Voici déjà que vos *Citoyennes françoises,* „ s'applaudissent en „ voyant, des yeux „ de leur foi, comment le sang vicié „ de la bête à cornes „ purifie le sang, „ apparemment plus „ vicié encore, de „ leurs chers enfants. On souffre „ en voyant de pareilles sottises s'accréditer à la faveur de noms „ respectables, et qui du moins devroient l'être. Cependant voici „ nos inoculateurs de petite vérole humaine aux prises avec les inoculateurs de vaccine, auxquels ils font des arguments très plausibles. Ils prétendent que, lorsqu'on introduisit la pratique de „ l'inoculation de la petite vérole, on avoit déjà proposé celle de la „ vaccine, qui fut rejetée pour de bonnes raisons. Ils allèguent, „ entr'autres, que l'inoculation du virus, pris sur la vache, ne puisse „ jamais être dangereuse par elle-même; comme on ne trouve pas „ partout de vaches variolées, et qu'il est reçu qu'on inocule d'un „ vacciné sur un autre, le virus primitif qui auroit été sain a pu, „ chemin faisant, se charger d'éléments corrompus et mortifères „ dans leur développement; ce qui rejette dans les principaux „ inconvénients justement reprochés à l'inoculation de la petite „ vérole.

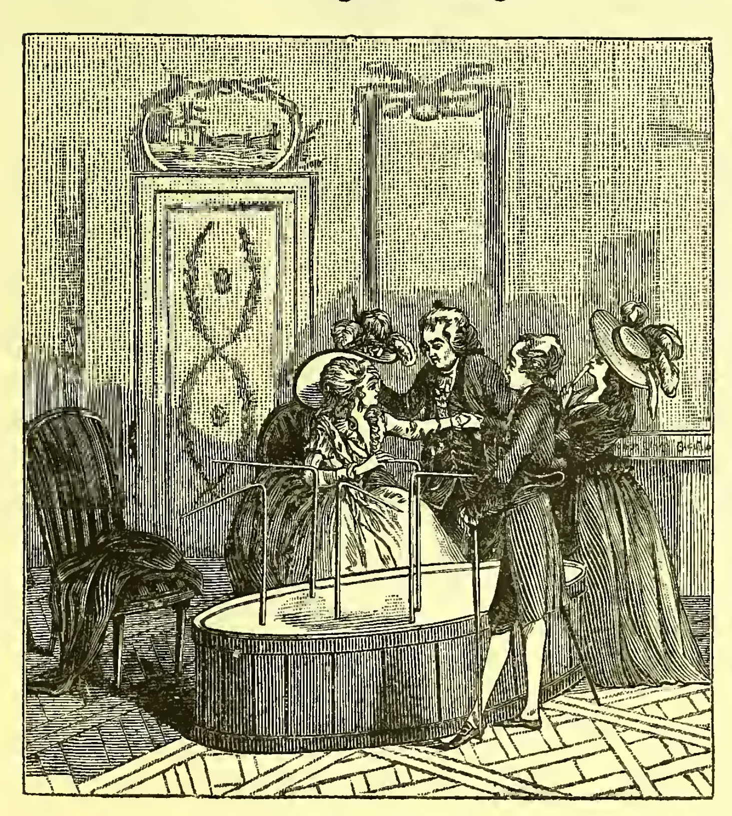
„ Mais on peut augurer qu'à raison de la nouveauté, la

„ balance continuera de pencher pour la vaccine à moins que „ quelque épizootie, dans sa malignité, n'étende un beau jour „ ses ravages sur nos vaches et sur nos vaccinés leurs consan- „ guins."

Il est singulier de voir qu'au siècle de la philosophie et de l'incrédulité religieuse, un appétit du merveilleux, un engouement pour toutes les superstitions s'empara de la foule. Les découvertes de Franklin, les travaux de l'abbé Nollet avaient mis à la mode le magnétisme et l'électricité.



Un Viennois, Mesmer, sut habilement exploiter la crédulité et la naïveté publiques. Comme tous ses pareils de tous les pays et de toutes les époques, il eut une vogue extraordinaire. Il se posa en bienfaiteur de l'humanité. La Cour et la ville se pressaient autour de ses baquets, se soumettant avec docilité à l'influence de sa baguette magique. Pour démocratiser son traitement, il magnétisa un arbre au coin de la rue de Bondy, et le menu peuple venait chercher sous son ombre tutélaire, la guérison de tous ses maux.



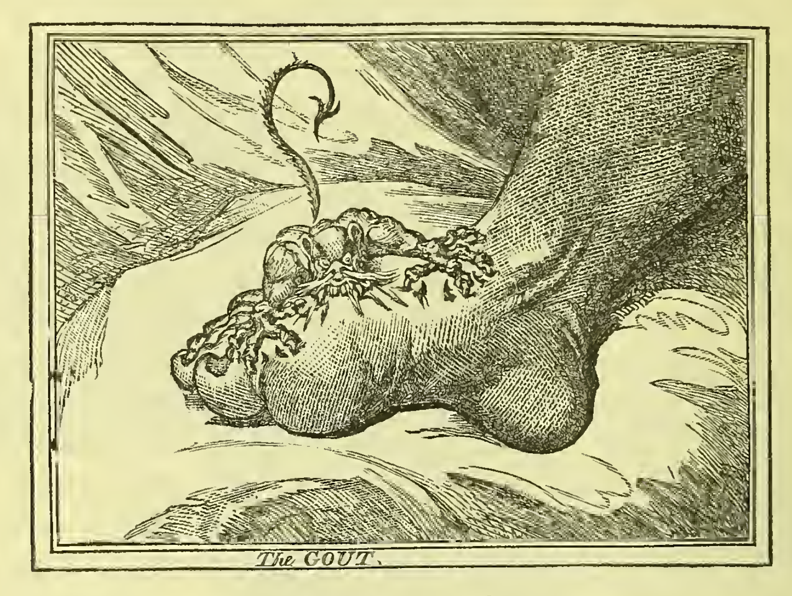
Le Baquet de Mesmer.

Un autre charlatan, Cagliostro, se lança dans la magie, évoquant les ombres, faisant souper ensemble les vivants et les morts.

On commença à utiliser l'électricité comme agent thérapeutique.

L'abbé Bertholon prétendit que toutes les maladies dérivent d'un excès ou d'un défaut d'électricité dans le corps. Marat, avant de devenir le pourvoyeur de la guillotine, s'occupa de la science nouvelle; il y eût peut-être acquis des titres plus honorables que ceux par lesquels son nom s'est tristement illustré.

Son mérite est d'avoir précisé les effets physiologiques de l'électricité, son mode d'emploi, ses contre-indications; il essaya de la doser, et d'en faire une application scientifiquement ordonnée.



La Goutte, *d'après Gillray*



— Eh bien, Messieurs, vous l'avez vu, cette opération qu'on disait impossible a parfaitement réussi.... — Mais, Monsieur, la malade est morte.... — Qu'importe ! elle serait bien plus morte, sans l'opération.

Édité par la "Pipérazine Midy". *Devambez Gr.*

PÉRIODE CONTEMPORAINE

L'aurore du XIXe siècle voit apparaître les théories contro-stimulantes de Rasori et la médecine physiologique de Broussais. Rasori prétendait juguler toutes les maladies par le tartre stibié, administrait les vomitifs, les purgatifs, imposait la diète, la saignée. Plus tard, il recourut à une méthode exactement contraire, puisque dans une seule journée, il fit absorber à un malade 180 grains d'opium, 3 bouteilles de Madère, une once de liqueur d'Hoffmann.

Broussais fut, à cette époque, le grand Réformateur de la Médecine. De ses mains puissantes, il secoua le vieil édifice de la tradition. Tempérament extrêmement combatif, il s'acharna après son compatriote Laënnec. Celui-ci, de caractère plus froid, le traitait de sophiste, de devin, d'ouvreur de cadavres. Sans se laisser arrêter par rien, Broussais allait jusqu'aux conséquences les plus extrêmes de ses idées; véritable despote, il ne supportait aucune contradiction, Laënnec le qualifiait de Paracelse moderne, donnant ainsi l'image de ce révolutionnaire fougueux, sarcastique, plein de dédain pour ses adversaires. Démolisseur de l'ancien régime, polémiste, pamphlétaire, Broussais transforma sa chaire en une véritable tribune, et vit se grouper autour de lui une foule de disciples enthousiastes. Pour lui, l'inflammation était à la base de la pathologie, et tous les troubles morbides se rapportaient au tube digestif. Les maladies sont sthéniques, la faiblesse seulement apparente; le sang afflue dans les viscères. La thérapeutique découlait de cette théorie : boissons émollientes, diète, sangsues, saignées, constituaient tout son traitement. Il a fait, dit-on, couler autant de sang que Napoléon durant toutes ses guerres. Et cette pratique simple, il l'appliquait systématiquement, quel que fût le diagnostic.

La découverte de l'auscultation suffit à immortaliser le nom de Laënnec; il créa ainsi de toutes pièces, la pathologie cardio-

pulmonaire. Etudiant avec calme les signes physiques des maladies, il sut les rapporter aux données de l'autopsie, en contrôlant les uns par les autres. Il fit revivre les médications spécifiques, donna du lustre à la matière médicale, fut empirique par haine de la médecine physiologique.

Bretonneau émit l'idée que les maladies doivent dériver de germes évoluant sur un terrain favorable. Fort de ce principe, il donnait du calomel, des purgatifs salins; il baignait les fièvreux, traitait certaines hémorrhagies par l'eau chaude.

Malgré son originalité, Récamier fit faire de grands progrès à la thérapeutique. Partisan de la balnéation dans les pyrexies, il prescrivait le quinquina, l'arsenic, l'antimoine, le fer, les antispasmodiques, presque délaissés. Dans la fièvre puerpérale il pratiquait des injections intra-utérines, ouvrait les abcès du foie et les kystes hydatiques avec des caustiques, pour, en créant des adhérences, éviter la contamination du péritoine; il incisait le cul de sac de Douglas, et mérite mieux que le silence fait autour de son nom.

Trousseau est resté le type du professeur paré de tous les dons de la nature. Elégant, la physionomie ouverte, il développait un sujet avec ordre et méthode; sa langue pure, claire, atteignait la véritable éloquence. Il possédait une merveilleuse facilité d'élocution; artiste dans le sens élevé du mot, il savait plaire à la jeunesse, avide d'entendre un maître dont chaque leçon constituait un chef-d'œuvre littéraire. Avec Pidoux, il a écrit un traité de thérapeutique, et remis en honneur la matière médicale. Il devint le chef d'une école où s'illustrèrent Gubler, Dujardin-Beaumetz, G. Sée, Dieulafoy, pour ne parler que des disparus.

A ce moment, de multiples produits chimiques font leur entrée dans le domaine thérapeutique, comme le salicylate de soude. Et de nos jours, ce domaine s'enrichit davantage avec l'antipyrine, l'exalgine, la phénacétine, les cacodylates, la pipérazine, etc.

Les admirables travaux de Pasteur font surgir un ordre de faits tout nouveaux. Il est démontré que la pullulation microbienne domine la pathologie infectieuse. Désormais la seule expérimentation, conduite avec une impitoyable rigueur, a chassé les vues plus ou moins philosophiques sur lesquelles on s'appuyait jusque-là. Une théorie n'obtient créance que si elle repose

sur des faits contrôlables, accessibles à l'analyse et à la synthèse. C'est une révolution fantastique dans l'art de guérir, révolution féconde, pleine de promesses, aux conséquences incalculables. Nous avons assisté, nous assistons à ces recherches patientes et géniales qui ont amené la sérothérapie, la bactério-thérapie, la toxi-bactériothérapie, l'antisepsie, l'asepsie, le perfectionnement de l'hygiène publique et privée. Connaissant les réelles causes des maladies, nous pouvons à volonté les reproduire, les étudier dans toutes leurs modalités et, en toute certitude, expérimenter les méthodes d'où sortiront les traitements spécifiques. L'empirisme, le hasard ont cessé d'être les guides d'un art jusque-là incertain; le raisonnement s'impose, appuyé sur des faits, conduit par une logique aussi serrée que celle qui préside à une solution mathématique. Une connaissance toujours plus approfondie des lois biologiques et biochimiques a permis à l'opothérapie, utilisée par analogie, de rentrer dans la science rationnelle, et l'étude est loin d'en être terminée.

Lentement, la lumière se fait et vient éclairer le mécanisme compliqué de la vie. La nature consent à nous livrer peu à peu ses secrets; armés d'un outillage et d'une technique qui se fait de plus en plus précise, nous comprenons des phénomènes devant lesquels nos ancêtres restaient muets. Mais ces anciens nous ne devons pas les mépriser, car la vérité scientifique est : „ Fille du temps et non pas d'un cerveau."

Certes nous ne vaincrons pas la mort. „ Il n'y a point de „ remède contre elle; toutes les maladies guérissent, sauf la „ dernière."

Et malgré le magnifique essor scientifique de notre temps, nous devons reconnaître avec Broussais que „ le seul moyen que „ possède un médecin de prouver qu'il ne pourrait guérir tout le „ monde, c'est de mourir lui-même ".

Nous ne pensons pas sortir du cadre de notre sujet, où il fut si souvent question des apothicaires, en ajoutant quelques lignes sur une vieille famille de pharmaciens dont le nom est certainement connu de nos lecteurs, les produits Midy ayant acquis une place de faveur dans les prescriptions médicales de tous les pays.

Parmi les membres du tribunal réuni à Rouen pour le jugement de Jeanne d'Arc, l'histoire nous a bien conservé le nom d'un Nicolas Midy, membre du Parlement de Paris, mais rien ne nous autorise à remonter jusqu'à lui.

Le premier Midy dont on retrouve la trace à Douai, berceau de cette famille pharmaceutique, est François Midy, né en 1693 et y exerçant la profession de chirurgien-apothicaire. A sa mort, en 1769, son fils Jacques Midy (1736-1808) lui succéda.

Gendre de M. Morel, un des écrivains de Douai, il sut donner, dans les temps troublés qu'il traversa, des preuves de courage et d'humanité en soulageant les infortunes des victimes de la Terreur. M. Thellier de Poncheville, dans son intéressant ouvrage " Vieux papiers vieux souvenirs ", rapporte que la détention de son père et de ses compagnons de captivité fut adoucie par Jules Midy qui leur donna même asile après avoir facilité leur mise en liberté.

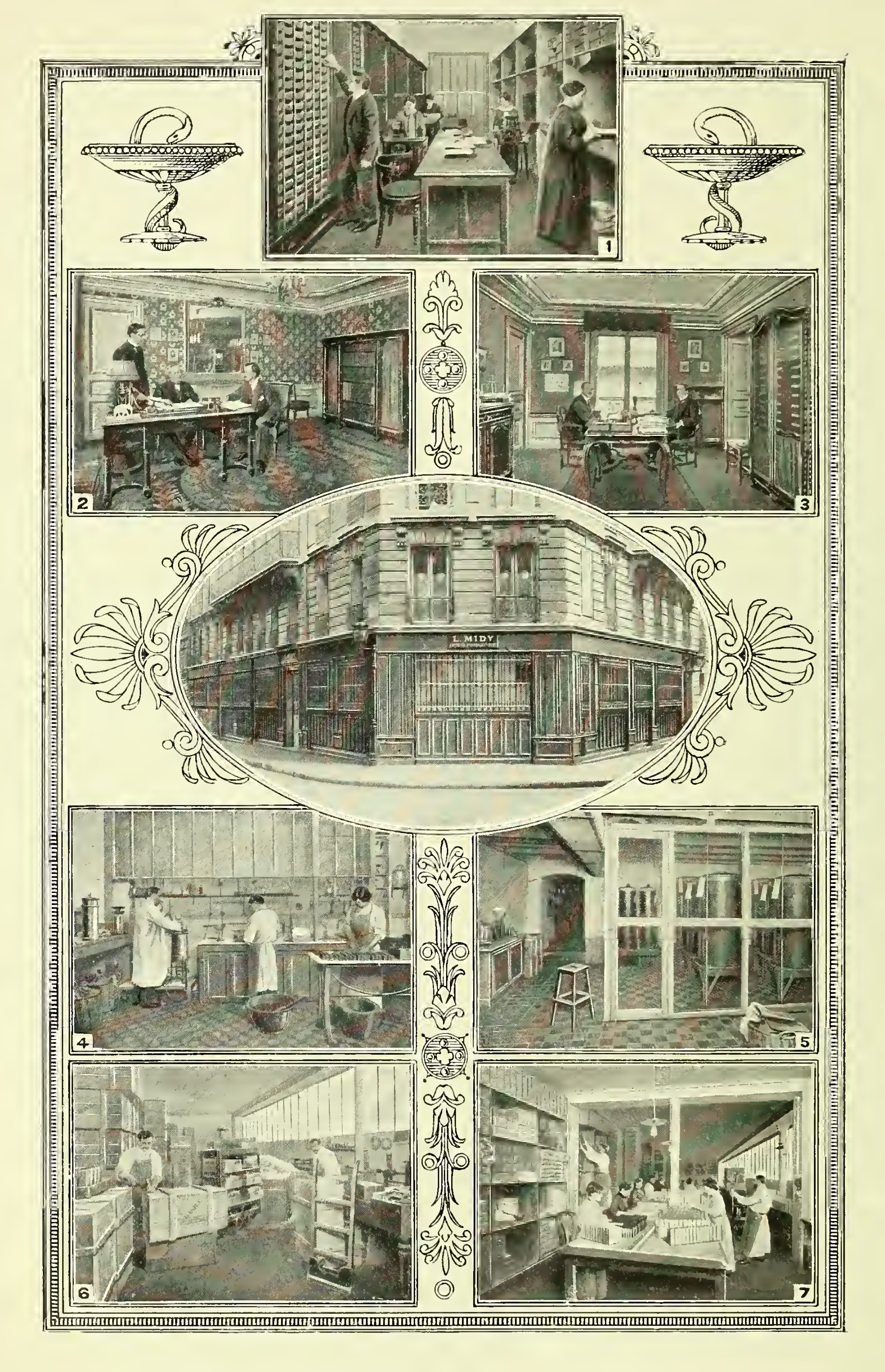
A la même époque, un de ses parents, Von Mittag-Midy, exerçant la médecine à Roye, remportait un prix à la Société de Médecine pratique de Montpellier (15 prairial an 13) avec un mémoire sur le cancer publié chez Carpentier fils à Douai.

Désiré Midy, 1785-1839, puis Jules Midy, 1812-1885, fils et petit-fils de Jules Midy, lui succèdent.

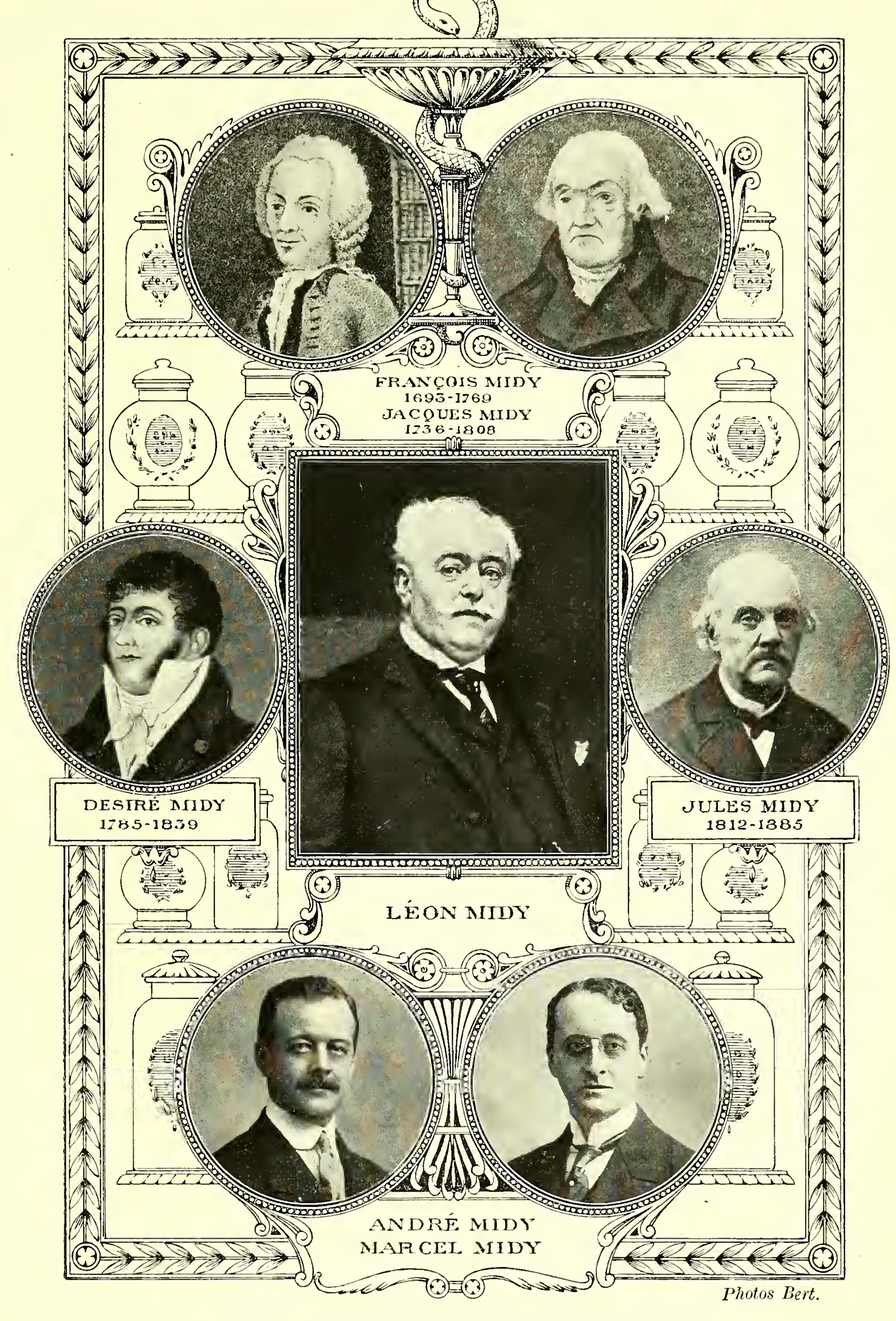
C'est le moment où le vieil apothicaire fait place au pharmacien actuel et où l'antique officine se transforme peu à peu suivant la marche des sciences modernes. A cette époque l'industrie sucrière prend un grand développement dans le Nord de la France. Les usines n'ayant pas encore de laboratoires comme de nos jours, Jules Midy entreprend l'étude des sucres et, en quelques années, son laboratoire chargé des dosages, des analyses et des expertises de toutes sortes acquiert une grande réputation. Continuant les traditions paternelles, il conserve à la vieille maison de famille le bon renom de science et de probité qui subsiste encore.

Son neveu Léon Midy, poussé par l'atavisme ancestral et sans goût pour la carrière administrative suivie par son père, percepteur à Cambrai, vient en 1867 étudier la pharmacie à Paris. Il entre chez Dusart, élève et collaborateur de Pelouze, connu par ses travaux scientifiques, et devient titulaire de la maison en 1873. Dans la vieille pharmacie du 112, faubourg Saint-Honoré que les travaux de la Ville de Paris ont fait disparaître en 1907, il avait eu comme prédécesseurs Aujubault, 1828-1840, Pommiès, 1840-1852, Tournois, 1852-1856.

Il y a quarante ans qu'il la dirige dans la voie du progrès. En 1902, son fils André Midy, puis en 1905, son second fils



1. Service des adresses et de la publicité
2. Bureau de M. L. Midy.
3. Bureau de MM. A. et M. Midy
4. Vue d'un laboratoire.
5. Une vue des Caves.
6. Salle d'emballage.
7. Une salle de manutention.



Photos Bert.

UNE FAMILLE DE PHARMACIENS

DOUAI — PARIS

1718-1885 — 1873-1913

Marcel Midy, tous deux pharmaciens, viennent le seconder et représenter dans la maison la sixième génération pharmaceutique.

Dès le début de sa carrière, Léon Midy par ses relations avec les pays d'outre-mer fut à même d'étudier et d'introduire dans la pratique pharmaceutique un grand nombre de produits nouveaux. Le corps médical s'y intéressa et la nombreuse clientèle de sa maison se joignit à eux pour en propager rapidement la renommée dans le monde entier.

Les produits Midy sont en effet toujours bien et scrupuleusement préparés, présentés sous une forme judicieuse et agréable et répondent à un besoin thérapeutique au moment où ils sont présentés au corps médical. Ils ont conquis et conservé, sans réclame tapageuse, une réputation universelle de bon aloi et occupent une place de choix dans l'arsenal thérapeutique.

La vieille Pharmacie Midy s'est aujourd'hui transformée; elle est devenue une firme importante avec laboratoires, usines et bureaux; les plus hautes récompenses aux Expositions Universelles des dix dernières années sont venues, nombreuses, encourager ses progrès constants, et, en 1910, Léon Midy eut l'honneur de recevoir la croix de la Légion d'Honneur.

Voilà, n'est-il pas vrai, bien du chemin de parcouru en deux siècles : et, partie des vieux remèdes d'autrefois, cette biographie familiale nous a conduits aux remèdes d'aujourd'hui.

Dr MOUSSON-LANAUZE

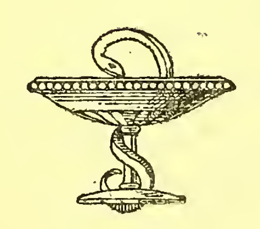


TABLE DES GRAVURES

TABLE DES HORS TEXTE

TABLE DES CHAPITRES



(fistules - prurit anal - prostatites)

SUPPOSITOIRES
et
POMMADE
MIDY

"ADRENO - STYPTIQUES"

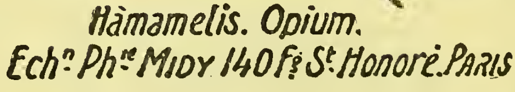
Traitement hémostatique, anesthésique, antiseptique.



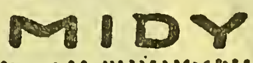
principes actifs d'où efficacité certaine.

chaque suppositoire ou 3 gr 50 de Pommade contient

- **A**drénaline 1/4 mill.
- **S**tovaïne } 0.06 gr
- **A**nesthésine }
- **E**xt. Marrons d'Inde frais
- **S**tabilisé 0.02 gr









MEMENTO THÉRAPEUTIQUE
DÊS PRODUITS SPÉCIALISÉS "MIDY"

HÉMORROIDES : "SUPPOSITOIRES ET POMMADE" Adreno-Styptiques "MIDY". Traitement rationnel et nouveau. Quatre principes actifs : Adrénaline, Stovaïne, Anesthésine, Extrait marrons d'Inde frais, stabilisé.

CONSTIPATION : Pilules de "CASCARA MIDY", pilules laxatives ne donnant ni diarrhée, ni coliques. (Ext. hydro-alc. spécial de Rhamnus Purshianus, et poudre sélectionnée),

MAUX DE GORGE : Pastilles de "COCAINE MIDY", Chloroboratée, pastilles de petit volume, agréable au goût, contenant 2 milligr. Chlorate de Cocaïne.

MALADIES INFECTIEUSES : Pommade et solution "d'ARGENT COLLOIDAL MIDY". Pommade à 15 °/o de Collargol, en capsules de conservation indéfinie. Solution à 1 °/o. en ampoules de 2, 5. 10 c. c.

SYPHILIS : Ampoules de "BI-IODURE DE MERCURE INDOLORE MIDY". Injection indolore ne donnant pas de nodosités.

GOUTTE AIGUE : Capsules de "COLCHI SAL MIDY". Première préparation de Colchicine sous forme liquide en solution dans le Salicylate de Méthyle naturel. (Ess. de Betula Lenta).

RHUMATISME AIGUS, SCIATIQUE, LUMBAGOS : "BETUL OL MIDY". Liniment à base de Menthol et Chloral en solution dans du Salicylate de Méthyle naturel (Ess. de Betula Lenta).

GRIPPE : "ANTIGRIPPINE MIDY". Cachets spécifiques de la grippe, sans quinine ni antipyrine. Triple action : antithermique, analgésique, bactéricide.

ANTISPASMODIQUE : Capsules de "VALYL MIDY". Médication valérianée sans odeur.

TONIQUE RECONSTITUANT : "KOLA MIDY, VIN DE KOLA MIDY. KOLA GRANULEE" à base de Kolium ou extrait complet de Kola.

DIABÈTE : "Pilules ANTIDIABETIQUES MIDY". Pilules à base d'Antipyrine, Codéine et des principes actifs du Sizygium Jambulanum, Geranium Robertianum, Noix vomique et Quinquina.

Les produits des Laboratoires MIDY sont adoptés par les hôpitaux du monde entier et ont obtenu les plus hautes récompenses aux Expositions internationales et universelles.

IMPRIMÉ
PAR
DEVAMBEZ
PARIS

